

Dossier 1

Éclairages

2

Document 8

p. 13

- Bonjour et bienvenue dans le *Forum des familles*. Eh bien, nous continuons cette semaine notre réflexion sur l'adoption et le vécu des enfants adoptés. Écoutez aujourd'hui Sam et Élodie qui témoignent.
- Ben... je m'appelle Sam, j'ai été adopté en Tunisie âgé d'un mois, aujourd'hui j'ai 19 ans. J'ai appris que j'ai été adopté à l'âge de 7 ans environ. Ma mère m'a pris dans un coin et m'a expliqué ça très tranquillement... et euh, finalement je l'ai bien vécu... Mais, depuis quelque temps, je vous avoue que je me demande qui je suis réellement. Je souhaite rencontrer ma mère biologique pour pouvoir avancer car ce n'est pas que ça me bloque, mais voilà je me pose des tas de questions que peut-être certains d'entre vous peuvent comprendre... car quand j'en parle avec mes amis, ils compatissent, mais au fond ils peuvent pas comprendre !
- Moi, je m'appelle Élodie, j'ai 23 ans, et je suis une enfant adoptée. Mes parents adoptifs ne me l'ont jamais caché ainsi qu'à mes frères, nous l'avons toujours su... En fait, j'ai rapidement compris que, ce qui me différenciait des autres enfants, c'était que « ma maman ne m'avait pas portée dans son ventre » et que je ne ressemblerais physiquement jamais à aucun de mes parents... Cela dit, au fil du temps et des années, il est arrivé plusieurs fois que des gens me disent : « Qu'est-ce que tu ressembles à tes frères ! » Je souris discrètement et je dis : « Oui, oui, normal, c'est mon frère »... Enfin, tout ça pour dire qu'on peut se ressembler dans une fratrie ou famille d'enfants adoptés. Ce sont les expressions, mimiques, habitudes, gestuelles qui nous donnent cette ressemblance extérieure, et je pense aussi que c'est l'harmonie et l'amour dans lesquels nos parents nous ont élevés qui amènent à ce résultat surprenant.

Des mots et des formes

3

Présenter les traits de sa personnalité – Activité 5 p. 17

1. Marine : Je suis capable de travailler pendant des heures sur un sujet qui me passionne et même de traquer les petits détails. Cette facette de ma personnalité m'a aidée à ne jamais renoncer et à toujours croire en ce que je faisais !
2. Pierre : J'ai toujours eu tendance à réagir très vite, et même parfois un peu trop. Heureusement, la vie m'apprend à réfléchir avant d'agir et à être plus tempéré.
3. Michel : Très jeune, j'étais assez réservé et je n'osais jamais dire non. Je suivais les autres sans donner mon avis et je ne prenais aucune initiative.

Points de vue sur...

4

Document 4

p. 18

Première partie

Moi, je découvre cette exposition parce que il faut dire que moi j'ai pas lu *Astérix* donc je viens un peu différemment peut-être des autres gens et, les premières minutes, j'étais sur les planches et, ce que je trouve fascinant ici, c'est le regard de tendresse que je vois dans tous les regards des gens qui sont ici qui regardent tout ça avec une espèce de tendresse alors ce qui m'intéresse en venant ici c'est de me dire mais pourquoi ? D'où ça vient, pourquoi ils ont cette tendresse vis-à-vis de quelque chose que moi je découvre et où je trouve qu'il y a quand même des choses un tout petit peu... choquantes.

Je suis archi-sensible à tout ce qui a des allures de stéréotype par rapport aux uns et aux autres. L'Européen que je suis... j'ai passé ma vie à fuir les stéréotypes et là pour le moment j'en aperçois quand même certains, donc je vais aller fouiller un peu plus pour savoir si c'est vraiment ça. [...] C'est normal c'était l'époque... C'est des trucs marrants que les gens trouvent drôles quand ils sont enfants mais quand on regarde ça avec une certaine distance qui est la mienne qui ne connais pas ça – je suis désolé, hein, vous allez me détester... – mais je trouve que ça renforce des stéréotypes...

Deuxième partie

- Si on me dit qu'il y a des trucs sur les Anglais, le thé, etc., je crains le pire ! Alors je lis par exemple : les Bretons, c'est les Grands-Bretons, j'imagine ? C'est nous, c'est les Britanniques, les Bretons ?
- Je pense, oui.

- Ils sont assis autour d'une grande marmite posée sur le feu, flegmatiques... Ben voilà vos stéréotypes... Ils prennent le thé, voilà un stéréotype... en tenant leur bol délicatement, trois stéréotypes dans la même phrase, voilà, mais c'est rassurant, c'est sécurisant parce que on a des... des Bretons l'image qu'on souhaite avoir, c'est-à-dire nous on se positionne par rapport à eux et on a un sentiment de sécurité parce que : on n'est pas comme eux. Il y a un truc spécifique entre les Britanniques et les Français, c'est que nous vivons dans une espèce d'image d'Épinal les uns vis-à-vis des autres depuis, depuis... ils se sont figés dans les années 1950. En fait, ce que j'essaie de vous dire c'est que, pour quelqu'un comme moi, un vrai Européen, être tout simplement défini à travers ses origines et en plus à travers une espèce de panoplie de clichés qui sont facilement accolés à ces origines et qui en plus ne correspondent pas forcément... Je veux dire moi je suis un Britannique, j'aime le thé, mais la cérémonie du thé j'en ai jamais fait, c'est plutôt japonais, donc ça ne colle même pas, c'est même pas vrai. [...] Le *five o'clock*, c'est quelque chose que mes parents ne comprennent pas, [...] c'est un concept français le *five o'clock*. Donc, c'est la même chose dans les deux sens, mais mes compatriotes sont encore pires ! Au moins, les Français font l'effort de comprendre un peu la langue des autres. [...] Donc les stéréotypes que nous avons les uns des [sur les] autres ne sont pas forcément très fiables.

Troisième partie

[...] Ce que je ressens là-dedans, c'est exactement ça en fait, de mon court séjour ici dans cette exposition, c'est une espèce de besoin identitaire de quelque chose de sympathique, de se reconnaître dans l'identité nationale, par rapport aux autres, de reconnaître des valeurs sympathiques autour du fait de dire : « Voilà, nous avons grandi ensemble, nous avons cette tendresse, nous sommes comme ça, les autres c'est un peu différent. » Mais c'est pas méchant, c'est une espèce de patriotisme joyeux et nostalgique que je trouve ici.

© Visite guidée : *Astérix et les stéréotypes européens décryptés* par le journaliste Alex Taylor, réalisation : Pierrick Allain, Lorraine Rossignol, www.telerama.fr, 29/11/2013.

Des mots et des formes

5

Exprimer des relations temporelles – Document 1 p. 20

- Quand j'étais petit, je ne voulais pas être comédien. Pendant les repas de famille, j'entendais parler de mon arrière-grand-père René qui avait été une star du cinéma muet avant la guerre donc bien avant que je naisse, et ça restait quelque chose de flou pour moi. Avec l'arrivée du cinéma parlant, il était un peu tombé dans l'oubli et, chaque fois que les adultes parlaient de lui, je ne les écoutais que d'une oreille, jusqu'à ce que je fasse sa découverte... – Alors, vous souvenez-vous du moment où vous l'avez réellement « rencontré » ?
- Aussi longtemps que je vivrai, je me souviendrai de ces instants magiques. Après la mort de ma grand-mère, on a déménagé ses affaires qui étaient dans de vieilles malles au fond d'un grenier. Dès qu'on a ouvert la première, mon arrière-grand-père a commencé à exister pour moi. Pendant que je fouillais, j'ai découvert des portraits de lui, des affiches de films, des photos de tournage et des costumes qui m'attendaient sous la poussière depuis tant d'années : c'était incroyable. J'ai décidé de regarder un de ses films. Ça a été une révélation. Le film avait à peine débuté que j'ai commencé à ressentir à mon tour sa passion pour cet art fabuleux qu'est le cinéma. Aussitôt rentré chez moi, je me suis précipité sur Internet pour consulter sa filmographie. Et au fur et à mesure de mes découvertes, j'étais émerveillé et, peu de temps après, je me suis inscrit dans un cours de théâtre. Aujourd'hui, je suis comédien professionnel. Je sais que c'est grâce à lui que j'en suis arrivé là et, désormais, je parle de lui pour qu'on ne l'oublie plus !

Vers le DELF B2

Compréhension de l'oral

p. 26-27

Exercice 1

6

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 5 minutes environ. Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement. Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions. Vous écouterez une seconde fois l'enregistrement. Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses. Lisez les questions, écoutez le document puis répondez.

[...] Ce sont les jeunes nés à la fin des années 1980 – début des années 1990. On parle de génération Y. Y comme le fil des écouteurs sans cesse à leurs oreilles ; Y comme *why* en anglais, *pourquoi*... La question qu'ils poseraient systématiquement quand on leur demande un effort ou qu'on leur donne une instruction. C'est notre thème ce soir, ce concept de génération Y. Il suscite de nombreuses analyses dans le monde du travail, chez les sociologues... En résumé, et on va essayer d'entrer dans le détail ce soir avec vos questions et vos témoignages. Ces Y, ce serait des jeunes ultra connectés, choyés par leurs parents, motivés par un travail quand ça les intéresse, très détachés de leur entreprise, obsédés par le temps libre pour être heureux, rétifs à l'autorité et parfois donc rebelles. Alors, vrai ? Faux ? Caricatural ? Dites-nous ce que vous en pensez, si vous êtes Y, si vous managez des Y, si vous les pratiquez quotidiennement, eh bien, appelez-nous au standard du *Téléphone sonne*. Nos invités pour vous répondre : Marie Desplats, elle est co-auteur du livre *Manager la génération Y* et puis Christophe Nick, il est producteur d'un documentaire *Génération quoi ?* [...] Félix est à Bordeaux, bonsoir Félix !

– Bonsoir !

– Vous vouliez intervenir ? Vous êtes un Y comme on dit ?

– Ah oui !

– Ah voilà !

– Fin des années 1980, 1988 pour être précis même, donc je suis complètement un Y, oui. Ce que je voulais dire en fait, tout simple c'est, comme vous l'avez rappelé en début d'émission, on dit beaucoup de choses sur ma génération, on serait ultra connectés, etc. À ce titre je dirais juste qu'on utilise les outils de notre époque, comme chaque époque a utilisé les siens mais surtout je dirais qu'en fait, on en fait beaucoup pour décrire finalement une réalité assez simple : nous, ce qu'on veut, c'est simplement faire notre place, vivre notre vie et voilà, faire le travail qui nous intéresse, avoir notre place au soleil aussi mais voilà moi j'aimerais bien être professeur d'université, c'est quelque chose qui me plairait énormément mais on dit : « Ah ben non y'a beaucoup de monde qui veut faire ça, les places sont déjà prises » et c'est le cas pour beaucoup de gens de ma génération qui aimeraient simplement faire ce qu'ils ont envie de faire et on nous met énormément la pression, il y a énormément d'adjectifs péjoratifs. Voilà, on veut simplement être nous-mêmes et pouvoir vivre correctement, comme la génération qui a fait Mai 68 a voulu vivre correctement, ils sont actuellement au pouvoir et j'ai l'impression, et beaucoup de gens de ma génération ont cette impression, que ceux qui ont fait 68 sont un peu ingrats et nous reprochent ce que eux ont voulu faire à leur époque.

– Merci Félix d'avoir témoigné. Sur ce que vient de dire Félix, Christophe Nick, un commentaire ?

– C'est très représentatif de cette génération. Et il a entièrement raison. Euh voilà. En fait, le vrai problème qu'a cette génération, c'est plutôt le regard qu'ont les adultes sur elle et donc on se rend compte que tous les sondages le montrent depuis des années, c'est assez unique au monde hein d'ailleurs, que tous les qualificatifs qu'on met sur les jeunes aujourd'hui sont négatifs et donc c'est un regard qu'on a nous, adultes, sur eux, qui les empêche d'entrer dans la société. Il faut quand même rappeler quelques évidences : cette génération est massivement au chômage, elle n'a pas accès au marché de l'emploi, alors la plupart des entreprises vont nous dire : « Ben oui, ils sont pas adaptés. » Non. Pas du tout, c'est la génération la plus éduquée que la France ait jamais eue, alors ça en fait pas des gens plus intelligents, ça en fait juste des gens qui ont un appareil critique plus développé, voilà, donc ça peut être agaçant mais en tout cas, c'est une richesse et c'est une force. Mais en tout cas, oui, c'est une génération extrêmement pragmatique.

– Marie Desplats ?

– Oui, oui, Félix, votre témoignage m'interpelle particulièrement parce que vous êtes la génération du « maintenant » et c'est la grosse faculté de cette génération Y, c'est qu'elle a su se préparer à ce sentiment d'imprévu, d'imprévision qui est notre lot quotidien et vous, vous savez le préparer, vous savez profiter des moments, ça ne veut pas dire que vous êtes des dilettantes, mais vous ne voulez pas laisser passer le temps, vous sacrifier au travail comme l'ont fait vos parents, donc vous prenez le temps et moi je crois beaucoup dans cette génération et je crois qu'elle va, elle va nous permettre de nous adapter à toutes les mutations que notre société économique a suscitées.

– Réaction d'auditeur : « Les Y ont-ils peur de devenir adultes ? Parce que les parents ont trop chouchouté ces jeunes et, que se lancer dans la vie sans eux, les parents, eh bien, ça fait peur... » Marie Desplats ?

– Alors oui, je pense que c'est des enfants que les parents ont beaucoup aimés, parce que...

– Trop ?

– C'est vrai que les parents ont été très proches mais je ne pense pas qu'ils soient plus gâtés, au contraire, parce que c'est aussi un peu la génération des sacrifiés. Ma foi, si les parents sont d'accord pour les garder un peu plus, ben ils sont tout à fait d'accord eux aussi.

– Euh, Christophe Nick, à travers tous les témoignages que vous avez recueillis dans ce documentaire *Génération quoi ?*, vous avez parfois senti ce sentiment chez les Y, la peur de devenir adultes ?

– Non. C'est l'envie de l'être mais de savoir que c'est, c'est un horizon qui s'éloigne tout le temps. Voilà. Qu'est-ce qui caractérise d'être un adulte ? Il y a 20 ans, on pouvait se le dire : service militaire, première voiture, mariage, enfants et premier logement... Aujourd'hui, tout ça a explosé, c'est-à-dire qu'il n'y a plus aucun repère et surtout, pas par l'entreprise. Voilà. Donc on a un statut « jeune » qui dure indéfiniment, qui peut aller jusqu'à 32, 33 ans et qui est un statut complètement flou, dans lequel on doit se trouver, naviguer et survivre. Donc le côté « rester chez ses parents parce que c'est cool », non, c'est l'inverse... On reste chez ses parents parce qu'on peut pas partir. C'est d'abord ça. [...]

© *La génération Y*, Le téléphone sonne, France Inter, 29 janvier 2014.

Exercice 2



Vous allez entendre une seule fois un enregistrement sonore de 1 minute 30 à 2 minutes. Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Après l'enregistrement, vous aurez 3 minutes pour répondre aux questions.

– Qu'est-ce que notre identité numérique ? Comment la définir ? Comment la gérer ? La préserver ? Nous en parlons avec notre invité. Bonjour Olivier Ertzscheid.

– Bonjour !

– Vous venez de publier *Qu'est-ce que l'identité numérique ?* Comment est-ce qu'on peut, tout d'abord, définir, ce qu'est l'identité numérique ?

– Alors pour définir ce qu'est l'identité numérique, c'est-à-dire c'est la somme de toutes les traces que je vais laisser en ligne, de manière consciente ou inconsciente et c'est surtout, c'est là où ça devient un petit peu problématique, c'est le résultat, c'est l'affichage de ces traces une fois qu'il aura été remixé, réarrangé par ces outils que sont les moteurs de recherche ou les réseaux sociaux.

– Qu'est-ce qu'elles peuvent être ces traces ?

– Alors, il y a plusieurs types de traces, hein. Les gens qui travaillent effectivement là-dessus ont l'habitude d'isoler les traces identitaires, donc ça c'est en gros les fiches qu'on remplit quand on s'inscrit sur un site de réseau social ou ailleurs. Il y a ensuite les traces navigationnelles, donc ça c'est tout ce que les sites collectent au fur et à mesure de nos navigations et qui vont permettre comme ça de tracer un petit profil de nos activités, de nos centres d'intérêt, et puis ensuite il y a toutes les traces techniques, dont vous avez évoqué tout à l'heure les cookies par exemple, euh, ou d'autres qui...

– On peut rappeler ce que sont les *cookies* ?

– Concrètement, ce sont de petits fichiers textes qui enregistrent, en fait, nos stratégies de navigation et qui permettent d'en garder un petit peu un historique.

– Et c'est pour ça que vous expliquez qu'il faut maintenant former les utilisateurs, les citoyens, les jeunes, les moins jeunes à la surveillance, au contrôle et au monitoring, c'est-à-dire à la surveillance personnelle de son identité numérique ?

– Oui, alors, il faut les former, ça c'est évidemment la clé. Aujourd'hui, tous les publics, tous les usagers d'Internet ont une conscience que cet écosystème-là, ben effectivement, toute information diffusée risque de se retrouver très longtemps après donc ça évolue de ce côté-là et ça évolue dans le bon sens. [...]

© *L'identité numérique*, 4 octobre 2013, RFI.

Projet

Première partie

Il est habité par la soif de partager sa différence, de déconstruire nos imaginaires et de dessiner dans son œuvre les traits d'une nouvelle France, qu'il rêve tolérante et multiculturelle...

Deuxième partie

Depuis ses débuts en 1996 avec le groupe NAP, Abd Al Malik a fait du chemin : quatre Victoires de la musique avec ses albums solo, la sortie d'un livre autobiographique qu'il a adapté cette année au cinéma, deux romans, un essai. En 15 ans, il est devenu l'une des voix les plus écoutées du rap français.

Noir comme un département de l'humanité

Noir comme pour l'universel son singulier

Noir comme s'il s'agissait d'aimer

Césaire évidemment aurait pensé que la poésie est toujours une question d'entre-deux...

Troisième partie

Abd Al Malik est né à Paris le 14 mars 1975. Son père est venu du Congo pour terminer ses études de journaliste. Trois ans après sa naissance, toute la famille repart au pays natal pour suivre son père qui est nommé conseiller du Premier ministre, après un changement de gouvernement.

Quatrième partie

« C'est peut-être les plus belles années de ma vie, c'est la lumière, c'est la mer, puisque mon père est de Pointe-Noire, c'est la famille, c'est les rires, c'est une sorte de parenthèse enchantée, en fait. Et puis après, le gouvernement change, donc il trouve un truc pour revenir en France, pour pouvoir... officiellement, c'était pour continuer son cursus de journaliste et en réalité, c'était pour fuir, je pense. Et donc on revient et puis mes parents se séparent. Lui retourne au Congo. Et voilà, et on est élevés, avec mes frères et sœurs, on est élevés seuls par notre mère au Neuhof. Voilà mon histoire. »

Cinquième partie

Sa vie change du jour au lendemain.

Sixième partie

« J'ai été pickpocket, d'abord. Donc on se retrouvait au centre-ville et on faisait nos trucs et après, quand on avait un peu d'argent, on achetait... C'est marrant de raconter ça comme ça. Mais je fais pas du tout d'apologie ou quoi, je raconte juste. C'est simple, faut le prendre terre à terre comment je le vivais. On achetait du shit, on vendait du shit. Donc voilà, donc ça a été comme ça. Et très vite, on vivait des trucs avec la police, avec des choses dures. Et puis c'est vrai que du fait d'avoir côtoyé très tôt la mort, parce qu'il y avait un problème, moi, dans mon quartier, c'était l'héroïne, la drogue dure, etc., donc très vite, ce rapport à la mort, c'était devenu quelque chose presque de quotidien pour nous. Alors moi, j'avais un journal intime où j'écrivais : " Aujourd'hui, j'ai fait ça, aujourd'hui j'ai gagné tant d'argent, aujourd'hui, j'ai fait ci, j'ai fait ça... ". Et il y a mon frère aîné et d'autres, ils avaient déjà, ils avaient monté le groupe NAP et il m'appelle, il me dit : " Tu devrais venir dans le groupe, comme ça, tu pourras faire quelque chose de tes textes. " Et c'est comme ça que je suis rentré dans le rap.

J'avais juste douze ans

Les poches remplies d'argent

J'avais déjà vu trop de sang

Soldat de plomb

Soldat de plomb

J'étais adolescent

Quand j'ai vu le destin prendre un calibre

Et nous descendre un par un

Mort par overdose

Par arme à feu

Par arme blanche ou par pendaison

Soldat de plomb

Septième partie

C'est donc avec la musique mais surtout grâce à son amour des livres qu'Abd Al Malik s'éloigne du chemin de la délinquance.

Huitième partie

« Moi, enfant, je souffrais de dyslexie et, mes parents s'étant séparés, mon père, il a pas laissé grand-chose, mais il avait laissé à la maison une bibliothèque, et moi, il y avait toujours cette envie de conquérir ces livres que je voyais. Ce qui fait que je me suis retrouvé à douze ans, onze ans à lire la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud, enfin des livres pas possibles, j'étais juste content que de pouvoir déchiffrer. Très vite, mes meilleurs potes, mes meilleurs amis sont

devenus des écrivains, c'est-à-dire Sénèque, Camus, des poètes aussi, Verlaine, Césaire, Sartre, Alain. Littéralement, je discutais avec eux, c'est-à-dire, je parlais avec eux, j'échangeais au travers de leurs bouquins, je m'embrouillais, j'étais pas d'accord, je disais : « Mais non... », j'étais vraiment dans ce trip-là. Un qui a été très important, déterminant pour moi, ça a été Camus. Quand j'ai lu *L'Envers et l'Endroit*, ça a été un vrai choc, c'est-à-dire, c'est comme si tout d'un coup, il y avait un grand de la cité qui me disait : « OK, tu veux être artiste ? Eh ben, voilà comment ça se passe. Et voilà ce que tu dois faire. » Et dans les nouvelles que je lisais, il parlait de nous, il parlait de Belcourt, c'était le Neuhof, il parlait de sa mère, c'était ma mère, il parlait des siens, c'était les potes de la cité. Il parlait du fait d'être Français d'Algérie, eh ben, nous, on était Français de la cité. »

Neuvième partie

Retrouvez Abd Al Malik au théâtre du Châtelet le 16 décembre avec son spectacle *L'Art et la Révolte*, où il rend hommage à Albert Camus.

Dixième partie

Extrait de *Gibraltar*.

© Abd Al Malik, *portrait du rappeur en soufi*, Itinéraires par Hind Meddeb, 7 décembre 2013, France Inter.

Dossier 2**Éclairages****Document 8**

p. 31

Journaliste : [...] Vous mettez l'accent sur notre capacité à perdre du poids, non pas en passant par la case « régime », mais en stimulant dans notre cerveau le centre de la satiété qui régule la sensation de faim. Peut-on vraiment y croire ? Dr Saldmann : Ça marche formidablement bien ; en stimulant le centre de la satiété, eh bien tout simplement les gens perdent du poids mais de façon durable. Journaliste : Alors, comment faire ?

Dr Saldmann : Quelques exemples simples ; si vous prenez par exemple deux carrés de chocolat noir à 100 %, cela diminue la sécrétion de gréline qui est une hormone qui stimule l'appétit. Si on attend cinq vraies minutes avant de reprendre d'un plat, tout simplement on va stimuler son sens de la satiété dans le cerveau plutôt que ça passe par l'estomac quand il est trop plein. Journaliste : Juste attendre cinq minutes ?

Dr Saldmann : cinq minutes, c'est incroyablement efficace ! [...]

© *Le meilleur médicament, c'est vous*, Info Santé, 20 mai 2013, France Info.

La vie au quotidien**Document 2**

p. 33

- Bonjour monsieur, que puis-je faire pour vous ?
- Ben voilà, je suis enrhumé.
- Oui, c'est-à-dire ? Qu'est-ce qui vous arrive exactement ?
- Eh bien, j'ai pris froid en faisant du sport, je crois, et depuis deux ou trois jours, j'ai la gorge et le nez qui piquent. La nuit, c'est horrible, je n'arrive plus à avaler, ça me fait vraiment mal. Et hier, c'était insupportable, j'ai eu le nez bouché quasiment toute la journée, je pouvais presque plus respirer. Bon aujourd'hui, c'est mieux, mais j'ai le nez qui coule sans cesse, je passe mon temps à me moucher.
- Oui, en effet, vous n'avez pas l'air bien. Vous avez de la fièvre ?
- Oui, j'ai l'impression. Et j'ai vraiment mal à la tête, enfin c'est au niveau du front que c'est douloureux en fait. Et puis, depuis ce matin, je commence à tousser, ça me fait mal.
- Bon, ne vous inquiétez pas, on va trouver des solutions. Tout d'abord, dites-moi, est-ce que vous fumez ?
- Euh, oui, en fait.
- D'accord, et est-ce que vous avez ralenti votre consommation de cigarettes depuis quelques jours ?
- Non, j'ai pas trop essayé non plus.
- Alors, ça serait bien de limiter votre consommation de tabac, voire de la cesser complètement car le tabac fragilise vos bronches. Je peux vous conseiller ces pastilles qui aident bien à faire passer l'envie de fumer.

- Ok. Et pour le reste ?
- Pour le nez, il faut vraiment que vous preniez le temps de le nettoyer régulièrement avec du sérum physiologique. Vous nettoyez, vous vous mouchez. Ça va vraiment vous soulager. Et puis, ça va aussi vous dégager les sinus et vous aurez moins mal à la tête.
- Oui, mais la douleur est forte !
- Je vous conseille de prendre du paracétamol qui traitera à la fois la douleur et la fièvre, mais attention, pas plus de quatre comprimés par jour ! En outre, vous avez mal à la gorge et cela provoque une toux d'irritation. Vous pourriez sucer ces pastilles au miel pour calmer votre gorge. Et si la toux persiste, il serait bon que vous preniez une cuillerée de soupe de sirop trois fois par jour. Et n'oubliez pas : il est important que vous buviez beaucoup pour éliminer. De l'eau, des infusions.
- De la tisane ? Oh, je dois avouer que j'aime pas trop ça !
- Pourtant, la tisane de thym, c'est un bon antiseptique des voies respiratoires ! N'hésitez pas à y ajouter du miel, c'est bien meilleur. Et en plus, ça suffit parfois à adoucir la gorge. Voilà, et lorsque vous vous couchez, couvrez-vous bien pour ne pas prendre froid à nouveau. Et surveillez bien votre température.
- Et vous croyez que ça va être long à guérir ?
- Quelques jours tout au plus. Mais il est impératif que vous vous reposiez, que vous dormiez le plus possible pour que ça passe rapidement. Et si cela ne passe pas d'ici trois jours, consultez votre médecin traitant.
- Bon, merci. Eh bien, je vais prendre ce que vous m'avez conseillé.
- Très bien, je vais vous chercher tout ça.

Des mots et des formes

Le corps s'exprime – Activité 3

p. 34  11

- | | |
|------------------------------|-------------------------|
| 1. <i>Éternement</i> | 5. <i>Reniflement</i> |
| 2. <i>Ouf de soulagement</i> | 6. <i>Hoquet</i> |
| 3. <i>Aïe ! Ouille !</i> | 7. <i>Toux</i> |
| 4. <i>Ronflement</i> | 8. <i>Essoufflement</i> |

Exprimer la certitude et l'incertitude – Activité 5 p. 35 12

1. Je suis sûr que j'ai une pneumonie.
2. Vous êtes certain que ce n'est pas grave ?
3. Je ne pense pas que vous ayez le traitement approprié.
4. Il est impossible qu'on puisse me guérir si vite.
5. Je crois que ce médecin est incompétent !
6. Il est probable que mon état va s'aggraver.
7. Êtes-vous sûr que le chirurgien ait pris la meilleure décision ?
8. Il y a peu de chances que cette opération réussisse.

Points de vue sur...

 13

Document 1

p. 36

Première partie

Mathieu Vidard : [...] Avec Delphine Robineau, Thibaud de Saint-Pol, qui est également sociologue, vous venez d'analyser les variations des idéaux corporels dans 13 pays sur 4 continents. Racontez-nous dans quel contexte vous avez réalisé ce travail.

Thibaud de Saint-Pol : Alors, tout à fait, on a utilisé une enquête qui repose en fait sur les réponses de 20 000 personnes et, à ces personnes, on a présenté 4 silhouettes masculines et 4 silhouettes féminines, plus ou moins corpulentes, et on leur a demandé tout simplement de donner la silhouette qui représentait un idéal. Et ce qu'on observe, c'est que les idéaux entre hommes et femmes évidemment varient beaucoup mais qu'on a des situations aussi très variables entre pays et aussi parfois complètement opposées. On peut faire apparaître 4 grands groupes assez simples. Le premier, qui sont les pays dans lesquels la minceur est valorisée pour les femmes fortement et en particulier en France alors que pour les hommes c'est moins le cas et un certain surpoids peut être tout à fait valorisé. On a des pays où la situation est exactement opposée.

Mathieu Vidard : Vous pensez à quels pays ?

Thibaud de Saint-Pol : C'est le cas de l'Uruguay, par exemple. On a des pays où une certaine corpulence est tout à fait valorisée, comme en Irlande, pour les hommes comme pour les femmes et quatrième grand groupe de pays, les pays dans lesquels on a une forte minceur valorisée pour les hommes comme pour les femmes et, par exemple, c'est la Corée du Sud.

Deuxième partie

Mathieu Vidard : Et alors pour le cas français comment vous expliquez ces particularités ? [...] La beauté, vraiment ça c'est un souci majeur ?

Thibaud de Saint-Pol : Très souvent, quand on analyse les comportements, les gens vous répondent en termes de santé, notamment dans l'univers médiatique dans lequel on est, où il y a des campagnes contre l'obésité, où il y a cette obligation sociale de surveiller son poids et dès qu'on creuse, en fait, les logiques des comportements sont souvent plus en termes d'apparence, sachant que on retrouve ça à différentes époques ; il y a aussi une variation au fil du temps. Il y a 100 ans en France, ce qu'on valorisait c'était une certaine corpulence, pas l'obésité mais un certain surpoids et la minceur, elle renvoyait, ou la maigreur, elle renvoyait à la pauvreté ou à la maladie. Et on voit qu'il y a aussi des enjeux sociaux de positionnement au travers du corps. Dans nos sociétés, le corps en quelque sorte il dit qui on est, il donne à voir aux autres notre identité. [...]

© La tête au carré, 8 novembre 2013, France Inter.

Dossier 3

La vie au quotidien

 14

Document 1

p. 50

Bonjour, pour vous aider dans vos démarches, les services de l'État en Indre-et-Loire vous offrent les trois alternatives suivantes :

- Pour accéder aux services de la préfecture, tapez 1.
- Pour accéder aux directions départementales interministérielles, tapez 2.
- Pour entrer en relation avec un opérateur hors démarches administratives, tapez 3.

Bienvenue à la préfecture d'Indre-et-Loire. Les services de délivrance de titres sont ouverts au public tous les jours du lundi au vendredi, de 8h30 à 12h30, à l'exception du premier jeudi de chaque mois. Leur accueil téléphonique est ouvert tous les jours, de 9h à 11h30 et de 13h30 à 16h sauf le mercredi matin. Les autres services de la préfecture sont ouverts et assurent l'accueil téléphonique, de 9h à 12h30 et de 13h45 à 16h30. Pour continuer, tapez dièze.

- Pour accéder au service des passeports et cartes d'identité, tapez 1.
- Pour accéder au service des cartes grises, tapez 2.
- Pour accéder au service des permis de conduire, tapez 3.
- Pour accéder au service des étrangers, tapez 4.
- Pour toute autre demande, tapez 5.
- Pour revenir au menu précédent, tapez étoile.

« Alors... touche 4. »

Veillez patienter, dans quelques instants, vous serez mis en relation avec le service demandé.

- Service des étrangers, bonjour !
- Oui, bonjour madame. Euh... voilà, je vous appelle afin d'avoir quelques renseignements...
- Oui, je vous écoute.
- Alors voilà, j'ai un ami marocain qui va venir chez moi en France. Je voudrais savoir quels sont les papiers que je dois me procurer, enfin, les formalités à faire, pour moi, et aussi pour lui.
- Et il habite où votre ami ? Et il va venir pour faire quoi ? Et combien de temps ?
- Il est de Rabat. Il vient pour des vacances, en fait. Il va être hébergé chez moi. Et il va rester 3 semaines.
- Eh ben, faut qu'il demande un visa touristique, un visa de court séjour. C'est un visa qui est valable 90 jours.
- D'accord, et moi, qu'est-ce que je dois faire de mon côté ?
- Alors vous, vous devez demander un certificat d'hébergement à la mairie de votre ville.
- Et... de quoi s'agit-il exactement ?
- Le certificat d'hébergement, c'est un papier qui prouve que vous vous engagez à l'accueillir, hein.
- C'est compliqué à obtenir ?
- Non, non, c'est sans problème, d'autant plus que les mairies reçoivent souvent ce type de demande.
- Ah, bien. Et... et alors, pour mon ami ?
- Alors il habite où, vous m'avez dit, où déjà ?

- À Rabat.
- Ben, faut qu'il prenne un rendez-vous au consulat de France de Rabat !
- D'accord, mais ça se passe comment ?
- Il prend rendez-vous via TLScontact.
- C'est quoi ?
- L'organisme qui s'occupe d'établir les visas. Votre ami se connecte sur le site Internet de TLScontact : www.tlscontact.com.
- Attendez, je vais le noter... www.tls... ?
- www.tlscontact.com. Et là, il trouvera le numéro de téléphone à faire pour qu'un rendez-vous au consulat lui soit donné.
- Merci. Et quelles sont les pièces à fournir ?
- Vous trouverez ça sur le site du consulat de France au Maroc, ou bien sur le site du ministère de l'Intérieur français.
- Oui, vous pourriez me donner l'adresse Internet du consulat s'il vous plaît ?
- C'est www.consulfrance-ma.org.
- Bien, merci. Et la demande de visa, elle est payante pour lui ?
- Oui, oui, c'est précisé sur le site du consulat. Mais les frais ne sont pas remboursés en cas de refus du visa. Dans ce cas, il faudra refaire la demande. Lisez bien tout ce qu'il y a sur le site et vous aurez toutes ces informations. Voilà !
- OK, d'accord, très bien. Bon ben écoutez, je vous remercie pour ces renseignements et je vous souhaite une très bonne journée.
- Je vous en prie !
- Au revoir, madame.

Points de vue sur...



Document 2

p. 55

Première partie

Présentatrice : [...] Et voici tout de suite l'actualité des radios francophones publiques avec Sylvie Lamblet de la Radio télévision suisse...

Sylvie Lamblet : Au sommaire de cette nouvelle édition de l'actualité francophone le vote des Suisses qui secoue le pays et fâche l'Europe. Dimanche dernier, les Suisses ont accepté d'inscrire dans leur Constitution un frein à l'immigration de masse alors que le pays est lié par les accords de libre circulation avec l'Union européenne. Bruxelles a immédiatement averti : « Pas question de négocier ce principe fondamental. » En Suisse, ce vote suscite un climat lourd d'incertitudes dans les milieux économiques et ceux de la recherche.

Deuxième partie

Sylvie Lamblet : En France, une fois n'est pas coutume, la Suisse faisait la Une des grands journaux et ces réactions ont pris toutes les couleurs, elles vont de la réprobation outragée à la compréhension, voire à la récupération, Annette Ardisson. Annette Ardisson : Alors, commençons par les officiels. Le ministre des Affaires étrangères Laurent Fabius qui a jugé préoccupant ce vote parce qu'il signifie une volonté de la Confédération de se replier sur elle-même. Très vite les commentaires ont tourné à la polémique franco-française avec la prise de position de l'ancien Premier ministre François Fillon. Il a jugé parfaitement naturel que la Suisse veuille diminuer le nombre d'étrangers sur son sol en fonction de sa capacité à les intégrer. Et sur BFM TV, monsieur Fillon est allé plus loin en formulant un vœu : « Que la France ou l'Europe, les deux peuvent être possibles, adoptent le même système ; c'est un système que les Canadiens en particulier... Voix interrompue : un système de quotas en quelque sorte ?

François Fillon : ... font fonctionner et qui consiste à décider chaque année combien de personnes extérieures, d'étrangers, on peut accueillir parce que il y a un blocage de l'intégration lié au nombre d'étrangers qu'on accueille sur notre territoire.

Annette Ardisson : Déjà l'opposition fourbit ses armes sur le thème : trop d'immigration tue l'intégration.

Sylvie Lamblet : En Suisse, depuis le vote de dimanche on voit se dresser la fameuse barrière de Röstli, cette barrière qui symbolise l'incompréhension entre les régions linguistiques avec, d'un côté la très grande majorité des cantons alémaniques pour limiter l'immigration de masse et, de l'autre, les cantons romands, ceux qui abritent proportionnellement le plus grand nombre d'étrangers, qui ont voté contre. Il faut dire que ça rappelle des souvenirs, le même fossé avait divisé le pays il y a une vingtaine d'années lorsque la Suisse francophone avait massivement soutenu un rapprochement avec l'Europe contre l'avis majoritaire des germanophones.

© *Vote suisse contre l'immigration : une aubaine pour les populistes*, L'actualité francophone, 16 février 2014, France Inter.

Des mots et des formes



Exprimer le but – Document 1

p. 56

1. Nouvelle proposition de loi pour faciliter la mobilité des jeunes.
2. Concertation en vue du sommet européen sur l'harmonisation des diplômes.
3. « Je ferai tout pour que ces clandestins soient pris en charge » a déclaré hier le ministre de l'Intérieur.
4. Défi n°1 : Trouver un hébergement de manière à obtenir sa carte de séjour, c'est le défi quotidien de nombreux étrangers !

Dossier 4

Éclairages



Document 1

p. 66

Ma cité déploie des kilomètres de façades

Des tripotées de candélabres

Des quantités de panneaux

Sens obligatoire, sens interdit

Sans me demander comment je le vis

Ma cité me dit fais ci ne fais pas ça

Mais en suis-je conscient ? [...]

– Bienvenue dans *Ma cité m'a dit*, *Ma cité m'a dit*, émission d'urbanisme populaire. [...]

Allons nous y promener.

– [...] Ce mois-ci, dans cette émission, *Ma cité m'a dit*, on est dans les studios de PFM mais on va très vite aller dehors voir une exposition. Cette expo s'intitule : « Ces architectures qui changent la ville ». [...]

– Ben, c'est bien euh c'est novateur... [...]

– Est-ce que je peux vous poser une petite question ? C'est sur à la fois les photos puis les bâtiments : « Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est beau, pas beau euh ? »

– Ah c'est, c'est beau, c'est beau, c'est futuriste mais ça ne choque pas, hein c'est novateur, c'est ce que je dis c'est novateur, et puis faut aller un peu de l'avant voir pas toujours des vieilles pierres. C'est bien, c'est très très bien oui. [...] Ben faut s'y faire, toute façon c'est l'avenir, hein, on peut pas tout construire comme nos ancêtres le faisaient, hein, faut vivre avec son temps, faut vivre avec son temps, donc euh moi je trouve que c'est bien, je suis pour le moderne. [...]

– Merci bien, bonne journée, à bientôt.

© *Ma cité m'a dit*, 25 octobre 2011, Radio PFM.

La vie au quotidien



Document 1

p. 68

– Allô Kelly ?

– Oui.

– Salut, j'suis Laura, l'amie d'Alex, c'est lui qui nous a mises en contact pour la colocation.

– Ah, salut Laura. Désolée, j'ai pas répondu à ton mail, j'allais le faire. C'est bon, en fait, on s'est décidés et on te prend comme coloc : ça y est, t'as un logement sur Toulouse !

– Cool, j'crois qu'j'allais jamais réussir à trouver ! C'est une super nouvelle que j'puisse habiter avec vous !

– Ouais, c'est bien pour toi, et nous, ça nous arrange vraiment d'avoir une coloc en plus. Alors comme ça, tu vas faire un stage chez Airbus ?

– Ouais, j'suis hyper contente ! Ça commence la semaine prochaine, j'stresse un peu, quand même. Bon, alors, c'est comment, cette coloc ? Tu pourrais m'en dire un peu plus ?

– Oui, bien sûr, je t'explique. Voilà, alors, euh, c'est une grande maison, aux Minimes, qui est sur deux étages et qu'on partage à quatre. On a tous entre 25 et 30 ans. Et y'a Bénédicte, en fait, qui voyage beaucoup. Pendant ce temps, on lui garde son chat, ses affaires... Justement, là, elle part pour 3 mois aux Philippines, c'est la durée de ton stage, c'est ça ?

– Oui, c'est ça.

- Ben donc, tu peux avoir sa chambre pendant ce temps, à partir du 15 septembre.
- Génial. Ça la dérange pas ?
- Non, au contraire, ça l'arrange vraiment, financièrement je veux dire. C'est une chambre de 12 m², avec du parquet, où y'a un canapé-lit, un bureau et un grand placard.
- Parfait. Donc alors, y'a quatre colocataires plus un chat ? C'est ça ?
- Plus deux chats. Y'a le mien et celui de Bénédicte.
- Super, j'aime bien les animaux. Et ils s'entendent bien ?
- Pas du tout ! C'est la guerre... ça fonctionne pas du tout ! Mais j'te rassure, entre nous, ça se passe très bien ! Donc voilà, y'a moi, et puis aussi Pascale, qui est infirmière, comme Bénédicte, et Arnaud, avec qui je travaille, il est serveur dans le même resto que moi.
- Et comment est la maison ? Comment on s'organise ?
- Ben, on a chacun sa chambre, y'a deux salles de bains, deux toilettes, c'est carrément pratique. En bas, il y a un grand salon très lumineux. Juste à côté, la cuisine, toute équipée, et puis, y'a une petite salle de bains, des toilettes et une chambre, plutôt grande. En haut, y'a les autres chambres dont la tienne, une grande salle de bains et encore des toilettes. On a aussi un garage dans lequel Arnaud et Pascale ont installé leur studio et leur matos de musique puisqu'ils sont musiciens. Et on a la chance d'avoir un jardin, où on peut faire des barbecues.
- Sympa ! Et, euh, au point de vue pratique, enfin comment ça s'passe, j'sais pas, la cuisine, les courses ?
- Alors, les courses, tout ce qui est produits d'entretien et aliments secs, pâtes, sucre, farine, café, etc., on l'achète en commun. Si ça te va, on continue comme ça. On a une caisse commune dans laquelle on met 50 euros par mois environ.
- Ouais, c'est bien. Et donc y'a quelqu'un qui va au supermarché et...
- Voilà. Alors des fois, on y va par deux, des fois, on y va tout seul. On achète ce qui nous manque. Et après, tout ce qui est frais, légumes, viande, etc., vu qu'on n'a pas du tout les mêmes goûts, chacun fait ses courses, sans quoi on s'en sortirait pas !
- D'accord. Mais qui est-ce qui cuisine ? Vous cuisinez chacun pour vous ou pour le groupe ?
- Alors, jusqu'à maintenant, on cuisine souvent pour le groupe. Après, ça dépend de qui y'a à la maison au moment où on cuisine, quoi. Donc voilà... En plus, Arnaud et moi, on mange souvent au travail. On adapte en fonction de nos boulots.
- Et, euh, j'sais pas, côté entretien de la maison, vous faites comment ? Parce que c'est grand quand même.
- Ben oui, 120 m², ça fait pas mal de surface. Alors, niveau nettoyage, ça dépend un peu des personnes. Tout le monde n'a pas les mêmes... euh... les mêmes critères, je dirais.
- C'est-à-dire ?
- Ben voilà, y'a un garçon et trois filles. En fait, c'est le garçon le plus maniaque.
- C'est vrai ?!
- Oui ! Donc c'est lui qui fait le plus le ménage. Mais bon, on essaie vraiment de l'aider. Les parties communes, en tout cas, on les fait tous ensemble, à tour de rôle. Et après, chacun s'occupe de sa chambre, de son espace.
- Et pour payer le loyer, ça se passe comment ?
- Ben comme c'est mon nom sur le bail, c'est à moi que vous faites un chèque avant le 25 du mois, et puis c'est moi qui fais le virement au proprio.
- C'est 300 euros par personne, c'est ça ?
- Oui, c'est ça. Bon, il faut ajouter l'électricité, le gaz et l'eau, bref les charges... et puis Internet, on a le WIFI évidemment, on est donc à 350 € chacun par mois, à peu près... C'est raisonnable pour le quartier.
- Dernière question : y'a une machine à laver ?
- Oui, c'est celle de Pascale, grâce à elle on peut faire nos lessives ! Elle la prête à tout le monde, aucun souci. Alors, tu sais tout.
- Ben oui, tout est clair !
- Et euh, tu arrives quand ?
- En fait, j'aimerais m'installer samedi, ça vous va ?
- Bénédicte part samedi en début d'après-midi, donc tu pourras même la croiser. Tu viendras déjeuner avec nous ? Je bosse pas, je ferai un petit repas sympa !
- Merci beaucoup. Et moi, j'apporterai le dessert ! Bon, ben, à samedi alors !
- Super, à samedi, Laura ! Ciao !
- Merci, à samedi.

Points de vue sur...

19

Document 1

p. 72

Première partie

- [...] Bonsoir à tous, ravi de vous retrouver dans *Ça vous regarde*, cette émission de vendredi, vous savez ce débat qui regarde l'actualité d'une manière différente, euh [...] on va parler ce soir de la pollution, alors s'il y a bien un sujet qui concerne tout le monde, Français mais pas uniquement, la planète entière, c'est cette pollution de l'air. On en parle de cette pollution invisible en apparence, indolore et pourtant on va le découvrir, l'air pollué nous tue à petit feu c'est l'OMS qui nous le dit, l'Organisation Mondiale de la Santé. [...] Une pollution qui touche toutes les grandes villes, alors euh vous imaginez évidemment la Chine, Pékin, très polluées, pas uniquement : l'Inde, l'Iran aussi avec des villes qui sont polluées. On va parler des... du réquisitoire contre les voitures, le diesel, les poids lourds évidemment... On va reparker de ce diesel et de ces particules fines qui polluent et qui touchent évidemment la santé. Comment faire concrètement, est-ce qu'il faut interdire le diesel ? Est-ce qu'il faut passer à la voiture électrique ? Euh, voilà, ça c'est des questions concrètes...
- Votre question précise sur le diesel, elle est simple. Les moteurs... il n'est pas démontré que les moteurs diesel avec des filtres à particules sont plus toxiques que les moteurs à essence.
- Moi, je veux bien qu'on soit dans la négation permanente des problèmes liés à l'industrie et tout ça, mais la réalité aujourd'hui c'est que... [...] C'est vrai que l'étude la Commission européenne date un peu mais elle disait très clairement : 42 000 morts en France liées aux particules fines [...] et dont 16 000 liées au diesel. ... parce que le diesel émet des particules fines, le diesel émet du dioxyde d'azote qui sont des cancérigènes et qui créent des problèmes de maladies, donc on est dans cette réalité-là. La question est de savoir : est-ce qu'on accepte cette situation parce qu'elle est très liée à notre mode de vie...
 - Parce qu'on n'a pas le choix !
 - Reprise : Parce qu'on n'a pas le choix...
 - Voilà, disons-le !
 - Ou est-ce qu'on a le choix ? [...] Oui, on a le choix.
 - Est-ce qu'il faut moins consommer, est-ce qu'il faut plus rouler en voiture parce que cette question de la pollution de l'air elle soulève cette question...

Deuxième partie

- Un dernier mot sur la Chine.
- Quand je suis arrivé en Chine, c'était en 2007, c'était un de mes premiers sujets de reportage : c'est la pollution et depuis ça n'a pas cessé et encore là, on explose les taux de pollution, on est 40-50 fois au-dessus des seuils d'alerte qu'on connaît ici en Europe, donc euh c'est une course sans fin. Ce qui est intéressant, c'est que la Chine a développé autour de ça une idée de croissance économique parce qu'elle a développé des champions dans le domaine de, ce qu'on appelle le « green business » ; ce qui est paradoxal parce qu'effectivement sur les voitures hybrides, les voitures électriques, sur l'éolien, le solaire, elle est très en avance mais ça ne compense pas le besoin en électricité et là, la Chine se trouve effectivement à un carrefour.

© Pollution : respirer tue !, Ça vous regarde, le débat, LCP Assemblée nationale.

Dossier 5

Éclairages

20

Document 8

p. 85

Matthieu Blaise : Bonjour, je m'appelle Matthieu Blaise, je suis co-fondateur et actionnaire du site Allopeus.com. L'entreprise est installée au cœur de la Provence, en pleine campagne. Allopeus, à l'origine, est une société qui s'appelle Pneus France Nord, qui a construit son activité autour du commerce de pneus agricoles. En 2006, nous avons pris une décision collégiale... euh de lancer un site Internet.

Michaël Gros : De suite, il a fallu mettre en œuvre des... ben des moyens d'acquisition on line. Historiquement, avant, c'était le seul canal d'acquisition... euh de trafics. On avait plusieurs objectifs quand on a créé les premières campagnes AdWords : faire connaître notre offre, faire connaître nos services sur le média on line, et donc aller chercher des nouveaux clients avant... euh...

Cela nous a permis de... d'augmenter sensiblement le trafic et surtout d'acquérir du trafic qualifié, d'aller chercher la demande là où elle était présente, donc sur les moteurs de recherche. On est acteurs en fait du système publicitaire et on a la maîtrise du message. Donc on achète des mots-clés sur l'univers de notre activité, on peut diffuser des annonces-textes ou des annonces-images. Donc, pour nous, c'est super important d'avoir cette maîtrise parfaite en fait surtout sur un business de volume où on a des problématiques de géographie et de localisation, des saisonnalités. C'est vraiment... la différence est vraiment là.

Matthieu Blaise : À partir de 2008, AlloPneus effectue 50 % du chiffre d'affaires de la société. L'activité a progressé très rapidement. C'est une croissance à plus de deux chiffres chaque année.

Michaël Gros : On a vu une évolution énorme du jour au lendemain.

Matthieu Blaise : Aujourd'hui, on peut considérer qu'on est un pure player dans le sens où notre activité... on a arrêté complètement notre activité off line.

Michaël Gros : On vient de franchir une autre étape où on ne va plus chercher forcément que du client sur les supports Google mais aussi on va chercher la reconnaissance du client, donc faire connaître la marque.

Matthieu Blaise : On a pour volonté de... d'aller travailler sur le marché étranger. C'est un projet à court terme puisqu'on aimerait bien d'ici... euh d'ici deux ans être présents déjà sur... euh sur les pays comme l'Italie et l'Espagne. Je pense qu'effectivement qu'il y a encore tout à faire, oui.

© www.alloPneus.com.

La vie au quotidien



Document 1

p. 86

- Bonjour madame Letourneur, je suis Stéphanie Richard, je suis vendeuse au rayon prêt-à-porter féminin. Je vous remercie d'avoir accepté de me recevoir.
- Je vous en prie, Stéphanie, que puis-je faire pour vous ?
- Alors voilà, j'ai appris que ma chef de rayon allait être mutée à Poitiers et donc, euh, que son poste ici à Tours allait se libérer et, si c'était possible, j'aurais voulu avoir un peu plus d'informations sur, sur ce poste avant de, de postuler éventuellement...
- Oui, très bien. Que voulez-vous savoir en particulier ?
- Ben, euh, J'aimerais avoir plus de précisions sur le type de contrat, les horaires, le salaire, les tâches, même si je vois un peu ce que fait ma chef... Ça m'intéresse vraiment beaucoup !
- Très bien, alors il s'agit d'un CDI, un contrat de 35 heures. Pendant les soldes ou les fêtes de fin d'année, il faudra en faire plus, mais vous récupérez vos heures en plus des RTT. Enfin, vous connaissez ça en tant que vendeuse. Voilà. Et si vous êtes prise, vous n'aurez pas de période d'essai, puisque vous êtes « de la maison ».
- D'accord.
- Mais vous, comment imaginez-vous cette profession ?
- Eh bien, je sais qu'en plus du travail de vente (l'accueil des clients, le conseil, l'encaissement et tout ça), il faut aussi gérer tout ce qui concerne les stocks et puis, euh, le personnel.
- Voilà, c'est plus ou moins ça. Donc, en plus de la vente, le poste nécessite de s'impliquer dans trois autres domaines. Le premier, c'est en effet la gestion des stocks. Et puis il y a le merchandising, c'est extrêmement important. Les produits doivent être présentés impeccablement et c'est vous qui en êtes responsable. Et justement, le deuxième domaine de compétence, c'est le management de votre équipe. Si une vendeuse gère mal la mise en rayon, eh bien, c'est de votre responsabilité. Il faut être toujours dynamique, très disponible, polyvalente, avoir l'œil partout.
- Je comprends, c'est tout à fait normal. Y a-t-il des objectifs annuels à réaliser ?
- Oui, tout à fait ! Vous avez des objectifs en terme de chiffre d'affaires et vous devez participer au développement de l'entreprise. C'est sur ce point que vous serez évaluée et que vous pourrez à ce titre toucher des primes de fin d'année. Une bonne motivation, n'est-ce pas ?
- Oui, oui, j'aime bien les défis, donc pas de soucis ! Et puis en fonction de ça, il faut motiver l'équipe, guider les vendeuses pour la mise en rayon, etc. C'est bien ça ?
- Exactement ! L'aspect managérial est très important. Avez-vous un peu d'expérience là-dedans ?
- Moi, pas tellement, mais j'apprends vite, j'aime les challenges, alors ça me

motiverait énormément si je pouvais faire ça. Et puis, j'ai une solide formation de base dans les métiers de la mode et du vêtement, j'ai de l'expérience professionnelle, je pense être compétente en tant que vendeuse. Je me sens tout à fait prête à relever le défi même si je n'ai pas fait de formation en marketing.

- Ah, vous n'avez pas de formation post-bac en vente ou marketing, c'est ça ?
- Non, je n'en ai pas, c'est vrai. Mais je ne le vois pas comme un frein à mon évolution professionnelle, je dirais que j'ai d'autres atouts. Par exemple, je maîtrise les techniques de création de vêtements et ça pourra être un plus pour la clientèle...
- Eh ben, on verra ça, pourquoi pas ? Vous me ferez passer un CV actualisé et une lettre de motivation, Ok ?
- Pourrais-je vous demander ce que vous proposez comme rémunération ?
- Oui, oui, le salaire brut est de 2400 euros mais, comme je vous l'ai dit, vous percevrez une prime en fonction de vos résultats. D'autres questions, peut-être ?
- Non, ça sera tout merci. Je vous remettrai mon CV et ma lettre demain matin.
- Très bien. Je vous recontacterai la semaine prochaine pour un entretien avec madame Dupin notre directrice, si nous retenons votre candidature. Bonne journée Stéphanie.
- Bonne journée, au revoir.

Des mots et des formes

Envisager l'avenir – Document 1

p. 88

Bonjour à tous, je vous ai réunis aujourd'hui pour vous faire part de la situation économique de notre entreprise. Je n'irai pas par quatre chemins et je ne vous cacherai pas que cette situation n'est pas au beau fixe. Comme vous le savez, nous devons faire face à une concurrence féroce. C'est pourquoi j'ai mis au point un plan de bataille que je vais vous présenter. Nous allons devoir réduire les coûts, mais je peux vous assurer que ces économies ne porteront pas sur les salaires. Je m'y engage ! Il faudra surtout s'attaquer aux gaspillages et chaque service devra contribuer aux économies. Il va falloir aussi redoubler d'énergie pour décrocher de nouveaux contrats sinon notre production stagnera. Donc, dès demain, nous allons mettre en place des audits internes et des procédures de qualité. Aussitôt que les informations auront été rassemblées, nous prendrons des décisions. Je compte sur vous. Je suis convaincu qu'ensemble, nous parviendrons à redresser la situation. Nous allons relever la tête et ensemble nous gagnerons !

Exprimer la condition – Document 2

p. 89

1. Chers collègues, nous réussirons à condition d'être unis !
2. Nous redresserons la situation pourvu que tout le monde soit responsable !
3. Nous parviendrons à réaliser notre projet à condition que d'autres contrats soient signés !
4. Nous gagnerons à moins que nous ne soyons pas capables de mobiliser nos forces.

Rémunérations – Activité 7

p. 89

J'ai d'abord travaillé comme serveur dans une discothèque pendant mes études. Le fixe n'était pas mirobolant, mais avec les pourboires, ça allait. Une fois que j'ai eu mes examens, j'ai trouvé un travail de commercial dans une grande maison d'édition et là je touchais un bon salaire plus des commissions sur les ventes. Malheureusement, cela n'a duré que 3 ans car, à cause de la crise, l'entreprise a eu une perte de bénéfices et j'ai été licencié. Entre les indemnités et les allocations chômage, j'ai réussi à m'en sortir. J'ai alors essayé une autre voie. Comme j'ai une passion pour la bande dessinée et que je me débrouille bien, j'ai tenté ma chance et j'ai envoyé quelques dessins à des journaux et des éditeurs et ce qui m'est arrivé est incroyable : mes dessins ont plu et j'ai reçu des commandes d'illustrations ! Maintenant, je vis de ça, de mes droits d'auteur ! J'ai même pris un avocat-conseil car la législation dans ce domaine est complexe. Mais, bonjour les honoraires !

Point de vue sur...



Document 1

p. 90

Première partie

- [...] Voilà, c'est le long week-end de l'Ascension. Si vous êtes salarié, c'est normalement un moment de pause mais est-ce vraiment le cas ? Est-ce que vous décrochez totalement ? Êtes-vous quand même sollicité par votre entreprise ? [...] La semaine dernière, plusieurs dizaines d'entreprises ont signé une chartre

pour l'équilibre des temps de vie. Cette charte propose 15 engagements concrets comme, par exemple, le fait de limiter l'envoi des courriels en dehors des heures de bureau. Alors, ce soir, on attend vos questions, vos témoignages, sur, disons, la qualité de cette frontière entre vie privée et vie professionnelle. Nos invités : Isabelle Berrebi-Hoffmann, elle est sociologue, chercheur au laboratoire interdisciplinaire de sociologie économique. [] Et puis avec nous, Rémy Oudghiri. Il est chargé de prospectives du consommateur à l'institut de sondages IPSOS et il a publié aux éditions Arléa *Déconnectez-vous*. Enfin, Hélène Boulet-Supeau, directrice générale de l'entreprise Sarenza.com, spécialisée dans la vente de chaussures en ligne et elle a signé cette charte pour un équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée.

Deuxième partie

– Témoignage courriel de Jean-Alain à Rennes, je vous lis : Rentrer du travail avec des dossiers sous le bras, c'est le début de l'esclavage, la vie privée en prend un coup, c'est l'engrenage. On dîne en famille et puis à 22h, 22h30, on ouvre l'ordi. On veut connaître les problèmes qu'il y aura à régler le lendemain. Comment en sortir ? » Qui veut répondre ? Isabelle Berrebi-Hoffmann, c'est pour vous.

Troisième partie

– C'est un cas classique depuis une dizaine d'années. En gros depuis que le blackberry est arrivé aux États-Unis en 99 et 2001-2002 en France. Y'a, heu, effectivement un souci chez les heu, les employés, les salariés en particulier les cadres, un souci de se déconnecter et un, une préoccupation vis-à-vis de l'addiction heu, et de l'urgence qu'on ramène à la maison et heu, des limites qu'il faut poser au travail à la maison. [...]

– Heu, Hélène Boulet-Supeau votre entreprise a signé cette charte pour l'équilibre des temps de vie. Quels conseils pouvez-vous donner ?

– Alors, le premier, c'est de proposer heu à sa direction de signer cette charte. Elle est organisée autour de quatre chapitres. Le premier chapitre c'est l'exemplarité des managers. [] Et donc, si heu le comité de direction montre l'exemple en réservant du temps pour sa famille, ses enfants, le sport heu, les loisirs de toutes sortes, les salariés ressentiront moins la pression et donc n'emporteront plus leurs dossiers sur le bras, sous le bras, sachant très bien que de toute façon ils les traiteront le lendemain. [...] Si, ils sont capables de décrocher de cette addiction, ils arriveront plus frais dispo le lendemain.

– Rémy Oudghiri ?

– Oui, je pense qu'il faut ajouter un élément important, c'est qu'on amène aussi sa vie privée au travail et ça c'est le phénomène qui est en train de s'accroître aujourd'hui qui fait qu'on ne sait plus tellement où on en est, mais il faut voir aussi que certains aspects sont positifs c'est-à-dire que nous, quand on interroge les salariés, évidemment ils se plaignent de ne plus avoir de temps pour heu leurs enfants, leur famille, leurs proches. Ils se plaignent des phénomènes de dépendance, mais ils sont contents de pouvoir être flexibles et de pouvoir s'organiser de manière plus libre que par le passé. [...]

© *Travail et vie privée, comment concilier les deux ?*, Le Téléphone sonne, 28 mai 2014, France Inter.

Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement. Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions. Vous écouterez une seconde fois l'enregistrement. Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses.

Lisez les questions, écoutez le document puis répondez.

– Bonjour et bienvenue dans *Babylone*. Nous n'allons pas chômer aujourd'hui, il y a du pain sur la planche. Nous allons poser une grande question sur laquelle nous allons beaucoup travailler : « Le travail est-il dangereux pour la santé ? » [...] Stress, burn-out, souffrances ou encore précarité, chômage ou délocalisation, ce sont les mots que nous utilisons de plus en plus souvent pour parler du travail. Pourquoi les nouvelles formes d'organisation du travail sont-elles souvent associées à l'altération de la santé des salariés ? Le travail est-il devenu dangereux pour nous ? Miruna Coca-Cozma, vous vous êtes mis au travail justement...

– Oui, et pas encore en burn-out, mais la mondialisation, la course à la productivité ou encore le new management s'imposent de plus en plus dans nos entreprises et modifient l'organisation de notre travail, souvent jugée comme malsaine par les professionnels de la santé. Et nous, les employés dans tout ça ? On craque, on se trouve souvent isolés, on est perçus comme des faibles. En France, depuis quelques années, les suicides sur les lieux de travail font régulièrement la une de l'actualité. En Suisse, la souffrance au travail est un phénomène en constante progression. Plus d'un tiers des Suisses se disent surmenés au travail selon le secrétariat d'État à l'Économie. Ce mal reste largement occulté par les milieux politiques et économiques.

– Davor Komplita, bonjour !

– Bonjour !

– Bienvenue. Vous êtes psychiatre et spécialiste du burn-out donc dire qu'il faut se spécialiser aujourd'hui dans quelque chose qui doit être récurrent est de plus en plus fréquent...

– Oui alors, je ne suis pas spécialisé que dans le burn-out, je dirais que je suis spécialisé dans la santé mentale au travail, qui est quelque chose de plus vaste que le burn-out, qui est un cas particulier, qui est juste une des dimensions cliniques des pathologies modernes, des pathologies nouvelles du travail.

– Comment allez-vous ?

– Alors, plutôt bien ce matin...

– Question qu'on n'ose presque plus poser... [...]

– Miruna, la perception qu'on a du travail a complètement changé au cours de l'histoire...

– Des Trente Glorieuses aux Trente Piteuses, telle est l'évolution historique du monde du travail. Les Trente Glorieuses c'était donc la société du plein emploi, le monde professionnel était centré presque exclusivement sur la lutte des classes ou les inégalités sociales... Ensuite, il y a eu les Trente Piteuses qui ont commencé dans les années 1980 avec le développement du secteur tertiaire, une période qui a vu se développer un peu le côté un peu service, serviciel, donc on était plus dans le contact humain, et c'est avec ce changement de paradigme du monde du travail que nous avons assisté à une explosion des pathologies du travail, on parle de maladies émergentes.

– Alors, vous avez dit un mot : « contact humain ». Est-ce qu'il y aurait pénurie de contacts humains dans le travail ou c'est la qualité de ces contacts qu'il faut mettre en question, Davor Komplita ?

– Alors, contacts, je pense qu'il y en a beaucoup. [...] Alors, je suis pas convaincu que c'est une question de contacts, c'est une question de collectif. Ce qui a profondément changé, c'est la désagrégation puis la quasi-disparition du collectif, du groupe, d'être ensemble, former une équipe. La désagrégation de ce sentiment de collectivité au travail a privé les individus des mécanismes de défenses psychologiques qui sont donnés par le groupe. [...] C'est-à-dire que de faire partie d'une équipe, que faire partie d'un groupe, ça permet de mobiliser psychologiquement des mécanismes protecteurs.

– Est-ce que la taille du groupe a une importance ?

– Alors, écoutez, le groupe ça reste, depuis le Néolithique, quelque chose qui ne dépasse pas les 20 à 30 personnes, n'est-ce pas... Nous sommes formatés par quelques millions d'années où le groupe, et la famille et le clan, c'était la même chose... C'est d'ailleurs pour cela que notre sentiment d'appartenance au travail est parfois bien plus fort que notre sentiment d'appartenance à une famille nucléaire par exemple. Le groupe de travail est notre pourvoyeur de ressources

Des mots et des formes



Exprimer un regret ou un reproche – Document 1 p. 92

1. Ça aurait été quand même plus élégant de la prévenir avant de la muter du jour au lendemain ! Ils l'ont mise au placard !
2. Son N+1 aurait pu essayer de la défendre !
3. Ils lui ont reproché de ne pas être en phase avec les objectifs ! Tu parles !
4. Elle aurait dû démissionner avant que la situation ne s'aggrave !
5. Il aurait fallu faire appel au syndicat.
6. Elle n'aurait jamais dû entrer en conflit ouvert avec la direction !
7. Si elle avait su ce qui l'attendait, elle se serait peut-être confiée à nous, ses plus proches collaborateurs.
8. À sa place, j'aurais essayé de négocier un départ à l'amiable.
9. Je regrette de ne pas avoir pu l'aider : ce départ a dû être difficile.

Vers le DELF B2

Compréhension de l'oral

p. 98-99

Exercice 1

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 5 minutes environ.

pour survivre tout simplement, nous dépendons davantage de notre travail que de notre famille économiquement. Donc, quand le groupe se désagrège et qu'on n'appartient plus à une communauté, qu'on n'appartient plus à un réseau de solidarité et de protection mutuelle, on se retrouve seul et ça, c'est bien le sens de cette individualisation au travail, qui a été entre guillemets, vendue aux travailleurs sous l'aspect responsabilisation et autonomisation, je pense que ça, c'est un peu l'arnaque du siècle, je veux dire. Responsabilisation, ça veut simplement dire que tu es responsable de ce qui marche pas, à priori et par avance, donc responsable, quand on n'a pas l'autorité, me semble déjà un parfait paradoxe. Donc chacun pour soi, mais chacun pour soi, ça veut surtout dire, seul contre tous. Donc la mise en place d'un climat de compétition, de concurrence, ce qui veut dire, de potentiellement d'hostilité instable à l'intérieur de ce groupe. Anthropologiquement, c'est je pense, ce que l'on peut faire de plus catastrophique. [...] Donc, c'est vraiment mettre en insécurité la personne, au milieu d'un groupe, qui à l'origine, dans toute l'histoire de l'humanité, a été pourvoyeur de sécurité. L'humanité s'est développée par le collectif. [...] Nous ne sommes pas des êtres forts face à la vie et la nature, nous sommes faibles mais forts ensemble.

- Alors que l'on a mis sur un piédestal l'autonomie ?
- Alors autonomie, ça fait rigoler parce qu'autonomie, le terme, ça veut dire « faire ses lois soi-même » ; je n'ai jamais vu les gens plus hétéronomes, c'est-à-dire, subissant les lois d'autrui qu'aujourd'hui dans l'entreprise où la verticalisation des processus décisionnels est devenue quasiment absolue. [...]

© *Babylone*, 17 avril 2014, Radio Suisse Romande.

Exercice 2

28

Vous allez entendre une seule fois un enregistrement sonore de 1 minute 30 à 2 minutes.

Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Après l'enregistrement vous aurez 3 minutes pour répondre aux questions.

- *L'écho du matin*, bonjour Catherine Boullay.
- Bonjour !
- Parmi les baromètres scrutés avec attention par les patrons pour mieux connaître la santé de leur entreprise, il y a les taux d'absentéisme des salariés. Les chiffres d'ailleurs sont en augmentation cette année, mais derrière ce fléau s'en cache un autre : le présentéisme.
- Oui, un bon salarié n'est pas forcément un salarié présent ! La vraie calamité, pour une entreprise, serait même le salarié qui reste pour se montrer, même s'il n'est pas réellement productif. Celui qui est toujours là pour le pot de départ à 19h30. [...] Pire, c'est celui qui vient alors qu'il est malade. C'est la thèse développée par un jeune sociologue, Denis Monneuse. Et c'est une situation très banale puisque la moitié des salariés français l'ont fait au moins une fois l'année dernière. Mais, quand les individus commencent à le faire régulièrement, dit Monneuse, il faut tirer la sonnette d'alarme. Cela coûte cher : à l'individu qui se met en danger, à l'entreprise, et au final, à la société toute entière.
- Ça coûte cher aux entreprises car un salarié dont la santé est dégradée, sera moins productif et il risque de s'arrêter de plus en plus souvent, pour des périodes de plus en plus longues. [...]
- Et ce présentéisme, Catherine, c'est un mal bien français ?
- Oui, c'est très répandu en France, et c'est très lié à l'image et à la notion de « cadre ». [...] Parce qu'il touche un bon salaire, sa capacité de travail doit être infinie. Le seul pays où cette notion est plus présente qu'en France, c'est le Japon, où le cadre sort en plus le soir avec ses collègues de travail.
- Et en Europe, ailleurs, ça se passe comment ?
- Aussi surprenant que ça puisse paraître, les champions des jours de congés sont les Danois et les Finlandais. Rester au travail au-delà de 18 heures ou 19 heures, dans les pays nordiques, c'est mal vu, c'est louche. Ce serait plutôt révélateur de votre manque d'équilibre. On vous dira que vous négligez soit votre couple, soit vos enfants, et que ce n'est pas très sain, y compris pour l'entreprise. [...] Quand vous récompensez quelqu'un qui ne fait rien, dans la hiérarchie par exemple, vous enlevez tout sens à l'action de ceux qui agissent vraiment. Ça a donc un effet contaminant, entre guillemets, sur les autres et ça ne peut aboutir qu'à la démotivation.

© *Le Fléau du présentéisme au travail*, L'écho du matin, 25 septembre 2013, France Inter.

Dossier 6

Éclairages

Document 6

p. 103 29

Jean-Paul Guerlain : [...] Quand j'ai pensé au *Chant d'arômes*, j'avais pensé, à la suite d'odeurs que j'avais senties à la campagne, j'avais été très axé sur l'odeur du chèvrefeuille. Je... j'essayais de m'imaginer ce que devait sentir une femme très raffinée que je... j'imaginai dans son appartement, dans son boudoir. J'essayais d'abord de me recréer l'image d'une femme aussi féminine, aussi attrayante, aussi désirable que possible, et de m'imaginer ce que j'aimerais qu'elle sente. Ça a été un peu l'idée de ce parfum.

© *Un parfum de voyage*, Le Temps d'un bivouac, 16 juillet 2014, France Inter.

Document 7

p. 103 30

Consacré trois fois aux Oscars à Hollywood, Maurice Jarre n'est pas seulement le compositeur du célèbre thème de *Lawrence d'Arabie* de David Lean. Il a aussi travaillé avec Visconti, Peter Weir et tant d'autres, acceptant parfaitement les contraintes de cet exercice difficile pour un musicien.

Maurice Jarre : J'ai écrit d'autres... des musiques pour orchestre, disons, et là, on a vraiment tout le temps. Et quelquefois, on a tendance à être un peu trop bavard. Alors que dans une musique de film, vous avez euh... trois minutes quarante-trois secondes un quart pour vous exprimer et pour servir le film. Il faut que la musique arrive là pour vraiment exprimer quelque chose. Si c'est simplement pour souligner l'action, pour souligner la scène d'amour, c'est vraiment pas intéressant. C'est comme mettre un petit peu trop de sucre dans... sur le gâteau. Mais vous savez, la musique de film a... a évolué tellement. Quand on pense que dans les années 1930, on mettait... on mettait la musique de... dans un film pour cacher les mauvais bruits et puis progressivement on a essayé de créer une chose qui était plus intéressante.

© Interview de Maurice Jarre, 23 juin 1997, www.youtube.com/watch?v=Pl2QhthzmJ0

Document 8

p. 103 31

- [...] Notre façon de manger a changé et l'image utilisée pour vendre la nourriture est devenue celle d'une alimentation saine et naturelle. À l'épicerie, nous sommes bombardés d'odeurs, de couleurs et de slogans toujours plus attrayants. Les ténors de la grande distribution ont recours à différentes techniques de marketing pour promouvoir leurs produits et attirer le consommateur.
- On travaille beaucoup avec euh... autant les sens, donc les cinq sens, parce qu'avant de manger l'aliment, on le regarde, on le sent, on... on l'écoute, on y touche...
- Les colorants, les allégations santé, les arômes et autres additifs alimentaires envahissent désormais notre quotidien. Mais alors, que mangeons-nous vraiment ? Sommes-nous suffisamment informés pour déjouer les pièges du marketing alimentaire ?

© *Les Dessous du marketing alimentaire*, www.youtube.com/watch?v=J940Vcmn6Ms

La vie au quotidien

32

Document 2

p. 105

Première partie

- *Je dîne, tu dînes, nous dînons*, l'émission des gourmets, présentée par Gérald Leroux.
- On passe maintenant à la rubrique « On a testé pour vous ». Aline, François et Nadir, vous avez dîné dans un resto qui a beaucoup fait parler de lui ces dernières années avec son concept totalement novateur... Et vous avez voulu savoir comment le lieu avait évolué. Aline, va nous raconter tout ça.
- Avec plaisir, Gérald. Ce lieu original s'appelle *Dans la nuit* et, comme son nom le laisse entendre, on y dîne dans l'obscurité la plus totale. C'est donc un restaurant qui promet à ses clients de vivre une expérience unique. Il vient de fêter ses 10 ans. Et ce qui est intéressant, c'est que les serveurs, les « guides », comme ils sont appelés, sont non-voyants ou malvoyants : l'idée, c'est que vous puissiez ressentir des sensations inédites, sur le plan gastronomique, autant que sur le plan humain et sur le plan des sensations physiques. *Dans la nuit* est un resto très intéressant, mais nous ne sommes pas unanimes à son sujet.

Deuxième partie

- Alors vous, François, vous en avez pensé quoi ?
- Ben, moi, j’suis complètement enthousiaste. C’est la première fois que j’y allais. Et très franchement, j’ai vraiment eu la sensation de « voir dans le noir ». Si, si, j’vous assure. Les serveurs m’ont guidé vers notre table, m’ont aidé à localiser mon assiette, mes couverts : j’ai été bluffé. Côté plat, comme j’suis végétarien, je n’ai pas eu le même menu que les autres et c’est le top : on est loin des restos où on vous sert deux-trois légumes en guise de plat végétarien. Là, j’ai eu une vraie entrée avec des haricots froids et des petits légumes croquants nappés de vinaigre balsamique, pas faciles à identifier sans les voir, mais délicieux. De très bonnes saveurs, ça jouait sur le sucré-salé. Très original ! Et ensuite, le steak de tofu aux légumes anciens était à tomber par terre ! Je le dis, je le répète : je suis conquis et j’y reviendrai ! Je pense que le fait de pas voir m’a permis d’apprécier encore plus les saveurs. Il n’y a rien à redire, c’est un très bon restaurant.
- Nadir, à vous... Vous avez l’air moins bluffé que François...
- Ouais, c’est clair que j’ai pas trouvé ça transcendant, c’est pas aussi extraordinaire qu’on le dit, excusez-moi. Quand même, faut savoir plusieurs choses : l’ambiance est proche d’une cantine, donc vaut mieux y aller avec des potes pour délirer plutôt qu’en amoureux, c’est super bruyant ! Les plats sont pas infects, évidemment, mais plutôt standards, j’trouve. En gros, on peut retrouver le même menu pour 25 euros dans un resto normal. Et là, on a payé quoi ? 60-70 euros par personne avec le vin, non ? Pour un steak dur comme de la semelle et des frites réchauffées, c’est un peu limite, j’trouve ! Et le vin, c’était pas de la piquette, mais pas un grand cru non plus ! Après, les serveurs sont compétents, sympathiques, certes, mais globalement, pour un gourmet comme moi, c’était décevant !
- T’es dur, quand même ! J’ai trouvé ça très correct. J pense que la viande était de bonne qualité, même si, c’est vrai, elle était un peu trop cuite. Les frites, moi, j’les ai trouvées bonnes. C’était pas des frites surgelées, on a eu des frites maison, un peu tièdes, certes. Mais il faut préciser que les plats ne sont pas servis très chauds pour que les clients ne se brûlent pas. C’est le seul bémol : les plats refroidissent très vite et on a moins le plaisir de la dégustation. Mais c’est qui est le plus intéressant, c’est qu’on ne sait pas à l’avance ce qu’on va manger, il faut le deviner. À table, on est complètement désorienté et c’est grâce au toucher et à l’ouïe qu’on se construit de nouveaux repères. Et, à ce niveau-là, c’était au-delà de mes attentes. On a pu échanger avec le serveur, hyper aimable et attentionné. C’était extrêmement enrichissant ! Et vu le bon moment qu’on a passé, j’ai pas trouvé que la note était trop salée, non.
- Merci à tous les trois ! Chers auditeurs, après le flash d’information, l’émission continue et vous donne la parole. Appelez-nous au 36-463 pour nous donner vos impressions, pour nous dire ce que vous pensez de ce concept et... si vous aimeriez tester un tel restaurant ou non ! On attend vos appels. À tout de suite !

Des mots et des formes

Les saveurs – Activité 3

p. 106 

1. Tu as mis trop de piment dans la sauce des crevettes. J’ai la bouche en feu ! C’est absolument immangeable !
2. Cette jardinière est délicieuse mais ça manque un peu de sel.
3. Ta vinaigrette est vraiment forte ! Tu as eu la main lourde sur la moutarde. Ça me monte au nez !
4. Petite astuce pour adoucir l’amertume des endives : une petite cuillère de sucre !
5. C’est toujours difficile de bien doser le sucre pour atténuer l’aigreur de la rhubarbe quand on fait une tarte !

Faire des comparaisons – Document 2

p. 107 

1. Alors, leur croûte est mince et croustillante comme je l’aime ! J’adore ! Au goût, celui-ci est vraiment bien plus raffiné.
2. Je préfère celui-ci tant pour son arôme boisé que pour son goût puissant. En outre, il est plus long en bouche d’autant plus qu’il me semble à meilleure température. C’est un Bourgogne ?
3. Autant je préfère celui-ci pour son moelleux, autant le deuxième me plaît plus pour son goût fort en chocolat ! Vous me donnez la recette ?
4. Impossible de choisir ! Celle-ci est beaucoup moins onctueuse mais a davantage de saveur. La vanille ressort bien mieux !

5. Plus je goûte, moins j’arrive à me décider. Ils sont aussi crémeux l’un que l’autre mais celui-ci sent un peu moins fort quand même !

Points de vue sur...

 35

Document 1

p. 108

Première partie

Le présentateur : [...] On vous voit, on connaît de vue [...] les œuvres d’Ernest Pignon-Ernest parce qu’elles ont été beaucoup copiées. Il y a eu ce qu’on appelle aujourd’hui le street art, je ne sais pas trop ce que ça veut dire et celui qui a inventé tout ça s’appelle Ernest Pignon-Ernest. 1966, vos premiers collages. [...] Nous allons sortir des musées, nous allons sortir des ateliers pour aller coller dans les rues, dans les lieux

Ernest Pignon-Ernest : Mais je dois vous dire qu’à l’origine, c’est pas ça, moi, qui me motive.

Le présentateur : Qu’est-ce que c’est ?

Ernest Pignon-Ernest : C’est pas... Je n’ai rien contre les musées ou les galeries, je veux dire que d’abord, à ce moment-là, je n’avais pas de lien avec tout ça. Non, c’est que euh j’essaie d’appréhender les thèmes que j’avais envisagés, de traiter avec de la peinture et puis je me suis rendu compte que la peinture ne pouvait pas répondre à l’ampleur de ces thèmes, vous voyez. [...]

Deuxième partie

Le présentateur : Pardon, comment vous en êtes-vous rendu compte, que la peinture ne suffisait pas ?

Ernest Pignon-Ernest : La toute première fois... je quittais Nice parce que, pour me consacrer à la peinture dans le Vaucluse. Je croyais me mettre à faire de la peinture et puis je m’installe par hasard dans un village à 20-30 km du plateau d’Albion où s’installe la force de frappe atomique, vous voyez ?

Le présentateur : Ah oui.

Ernest Pignon-Ernest : Je me dis comment je vais essayer de traiter de ça avec la peinture. Et puis très vite, je me rends compte de ce que ça représente cette réalité-là, c’est-à-dire dans les champs d’amandiers en fleurs, sous la lavande, des centaines, des milliers de fois Hiroshima, une puissance de mort terrible, vous voyez, je veux dire et c’est la force, le potentiel dramatique des lieux eux-mêmes qui s’imposait et que euh faire un tableau même de 3 mètres sur 3 mètres était...

Le présentateur : ... Ça ne marche pas...

Ernest Pignon-Ernest : comme une contradiction avec ça et il m’est apparu que c’étaient les lieux eux-mêmes qu’il me fallait stigmatiser, vous voyez c’était cette réalité-là qu’il fallait proposer parce qu’elle a... elle porte une force une force de suggestive du même ordre qu’une œuvre d’art, cette forme de mort sous la lavande, sous les amandiers et donc peu à peu s’est imposée cette idée que c’étaient les lieux eux-mêmes qui étaient l’œuvre en quelque sorte, si vous voulez.

Troisième partie

Ernest Pignon-Ernest : J’avais, pour traiter ce thème, réuni des tas de documents. J’étais allé un peu vite comme ça et j’avais découvert cette photo extraordinaire que vous trouverez dans le livre qui a été provoquée par l’éclair nucléaire. Vous savez, il reste la silhouette d’un homme qui a été complètement annihilé, décomposé. Il ne reste plus que son ombre sur un mur, comme ça. Ça, avec une échelle. C’est une photo très très célèbre provoquée par l’éclair d’Hiroshima. Donc, j’ai fait des pochoirs à partir de cette image et je les ai mis sur toutes les routes qui allaient vers ce plateau, si vous voulez. Je veux dire que l’œuvre, évidemment, ce n’est pas mon pochoir, l’œuvre au fond, c’est en quelque sorte ce lieu, tout ce potentiel dramatique, cette force de mort, stigmatisée par mon intervention. Moi, je fais un travail qui est un art contextuel. Ce sont les lieux eux-mêmes, réactivés par la présence de mes images, qui sont les œuvres, si vous voulez.

© La Grande Librairie, 1^{er} mai 2014, France 5, ROSEBUD productions.

Dossier 7

Éclairages

 36

Document 8

p. 121

Journaliste : Bonjour, Jean-Pierre Minaudier.
Jean-Pierre Minaudier : Bonjour.

Journaliste : *Poésie du gérondif*, c'est le titre de votre livre, publié aux éditions Le Tripode. Alors, on a voulu vous inviter ce matin pour chanter les louanges de la grammaire, en plein cœur des vacances scolaires. Est-ce que c'est une discipline qui a besoin d'être défendue, à votre avis ?

Jean-Pierre Minaudier : Je pense que c'est une discipline qui se traîne une sale réputation et qui a bien besoin qu'on la défende.

Journaliste : Comment vous expliquez cela ?

Jean-Pierre Minaudier : Je pense que la grammaire... beaucoup de gens n'ont fait de la grammaire que dans le cadre scolaire, c'est-à-dire que c'était de la torture, que c'était de la norme, que c'était des règles... que ils faisaient sans arrêt des fautes. Alors qu'on peut aussi prendre la grammaire pour une ouverture au monde, pour une description, en fait, d'un... d'un... d'un système de pensée très différent du nôtre et à ce moment-là, la grammaire devient plus du tout une... un supplice, elle devient un bonheur. [...]

Journaliste : Tout l'intérêt en tout cas, Jean-Pierre Minaudier, de votre approche, c'est que vous vous concentrez sur ce que la grammaire d'une langue dit de ceux qui la parlent. Chaque langue, en fait, a une manière bien à elle de passer du réel au discours et finalement chaque langue pose un, un regard particulier sur le monde. C'est ça qui vous émerveille, mais c'est difficile à expliquer avec des mots. Jean-Pierre Minaudier : Oui, c'est vraiment ça qui m'émerveille, c'est le fait, effectivement, que les... les structures... euh... des langues, lorsqu'elles sont très, très différentes les unes des autres, orientent notre pensée sur, vers des buts différents. Bon, un bon exemple, c'est... euh... une langue comme le français qui a des genres, masculin et féminin, classe tout... euh... en êtres masculins et en êtres féminins. Et du coup, les Français ont toujours tendance à penser une grenouille ou une girafe comme quelque chose d'assez féminin et un crapaud comme quelque chose d'assez masculin. Alors que y'a des grenouilles et des girafes mâles et des crapauds femelles.

Journaliste : Hum. Diriez-vous que la grammaire française est sexiste ?

Jean-Pierre Minaudier : Faut pas exagérer, mais disons, c'est vrai qu'elle... nous... nous construit un monde qui est orienté par le sexe, très largement par le genre, disons... euh... alors que les langues sans, sans genre grammatical construisent un monde où tous les mots sont neutres de ce point de vue-là.

Journaliste : Il y a des langues sans genre grammatical ?

Jean-Pierre Minaudier : Bien sûr, il y a beaucoup de langues sans genre grammatical. Le chinois, le japonais, le turc, le finnois, l'estonien, le basque sont toutes des langues sans genre grammatical.

Journaliste : J'ai appris également dans votre livre qu'il existe des langues où c'est le féminin qui l'emporte au pluriel. On se rappelle tous de cette règle de grammaire : le masculin l'emporte. Ce n'est pas vrai partout.

Jean-Pierre Minaudier : C'est pas vrai partout, c'est pas vrai en kurde, par exemple, c'est le féminin qui l'emporte sur le masculin. C'est pas vrai également dans certaines langues canaques de Nouvelle-Calédonie. Donc... euh... c'est pas du tout un universel.

Journaliste : Donc, dans certaines langues canaques, quand il y a une femme et quatre-vingt-dix-sept hommes.

Jean-Pierre Minaudier : On accorde...

Journaliste : ... on parle au féminin.

Jean-Pierre Minaudier : Voilà, on accorde au féminin. Absolument.

Journaliste : Voilà qui peut rassurer...

Jean-Pierre Minaudier : Absolument !

Journaliste : ... beaucoup de monde.

© L'invité du 5/7, 22 juillet 2014, France Inter.

La vie au quotidien



Document 1

p. 122

- Bonjour et bienvenue à cette deuxième journée au salon Expolangues de Paris. Merci à vous d'être venus si nombreux. Pour commencer le programme des conférences d'aujourd'hui, nous allons découvrir l'ISIT, une Grande École qui forme des experts linguistiques et interculturels. Nous recevons une représentante de cette école, sa responsable des relations internationales, Mme Jourdainne. Bienvenue à vous, Mme Jourdainne, et merci de venir nous présenter votre école.
- Bonjour.
- Pour commencer, Madame Jourdainne, pourriez-vous nous expliquer ce qu'est l'ISIT ?

- Oui, tout à fait. L'ISIT est une Grande École qui forme aux métiers du management et de la communication.
- D'accord. Et comment fonctionne votre école ?
- Donc... Pour commencer, l'ISIT a été fondé en 1957, l'année de la signature du traité de Rome, comme vous le savez sans doute, avec pour objectif la formation des traducteurs et des interprètes nécessaires à la construction européenne. Mais bien sûr, l'ISIT a depuis évolué ; l'école s'adresse maintenant à tous les passionnés de langues et de cultures étrangères souhaitant exercer des métiers à forte dimension internationale dans le management, la communication, la traduction, l'interprétation de conférence et le droit international.
- Et quelles sont les spécificités de l'ISIT ?
- Alors il faut savoir que la « vocation » de notre école, c'est la professionnalisation, et c'est pour cela que la plupart de nos formateurs viennent du monde de l'entreprise. En effet, l'ISIT prépare les managers, les traducteurs et les interprètes de demain à s'insérer dans un milieu professionnel international riche en échanges interculturels. À tous ceux qui pensent que, pour être un bon communicant, il suffit d'avoir un bon bagage linguistique, je leur dis : « Non, c'est insuffisant ! » Un bon manager international se doit aussi de maîtriser les codes culturels de son interlocuteur. J'insiste vraiment sur ce point : à l'ISIT, langue et culture sont indissociables, ce qui fait de notre école un établissement de référence en management et en communication interculturels.
- Et comment aidez-vous vos étudiants à s'insérer sur le marché du travail ?
- Alors nous disposons d'une direction de l'insertion qui accompagne chaque étudiant dans la construction de son projet professionnel. En effet, aujourd'hui, à mon avis, quand on veut obtenir un poste à responsabilités dans une grande entreprise à l'international, il faut certes bien maîtriser les langues étrangères mais cela ne suffit pas pour autant : il est nécessaire de savoir s'adapter, écouter, faire des propositions et accepter les nouveaux défis. Toutes ces qualités font la force de nos diplômés.
- Très bien, et quelles sont les conditions pour intégrer votre école ?
- Alors les candidats remplissent un dossier de candidature en ligne et se présentent aux tests d'entrée dans leur langue maternelle et dans une ou deux autres langues en fonction des combinaisons linguistiques qu'ils ont choisies. Il est indispensable que les candidats maîtrisent bien l'anglais – qu'ils soient francophones ou non – car c'est une langue obligatoire. Nous organisons trois sessions de tests par an et il est possible de passer ces tests à l'étranger. On peut intégrer l'école directement après le bac, mais également en deuxième ou troisième année, voire même en Master ; ça dépend du cursus qu'ils ont suivi précédemment et de leurs résultats aux tests. Par ailleurs, nos étudiants viennent d'horizons très différents : nous avons des bacheliers de sections littéraires, scientifiques ou économiques, des étudiants des classes préparatoires aux Grandes Écoles et même des étudiants en droit : quel que soit votre parcours, votre profil nous intéresse !
- Alors, j'ai entendu dire que votre établissement était un « pôle d'excellence » : qu'entendez-vous par là ? En quoi est-ce un pôle d'excellence ?
- En fait, notre modèle est unique : nous sommes la seule Grande École à préparer de vrais experts multilingues et multiculturels. Nous formons des jeunes capables de s'intégrer dans des milieux professionnels très différents les uns des autres. C'est réellement la grande force de nos diplômés. À l'ISIT, vous apprenez sur vous-même et sur les autres, c'est un enrichissement permanent. Ce qui me semble vraiment important, c'est cette réelle diversité culturelle en action. Des étudiants du monde entier suivent des cours chez nous. Par exemple, cette année, nous avons des Européens, accueillis grâce au programme Erasmus, et nous avons des étudiants d'Argentine, du Liban, du Mexique, de Taïwan et de Chine... que nous recevons dans le cadre d'accords bilatéraux. Voilà, c'est juste pour vous donner une idée mais rejoignez notre école, vous verrez c'est extrêmement stimulant de côtoyer cette diversité culturelle !
- Cela signifie que l'école est vraiment ouverte à l'idée de recevoir encore plus d'étudiants d'horizons divers ?
- Absolument ! C'est même la raison de ma présence ici. Nous avons l'ambition d'attirer au moins 20 % de jeunes étrangers. De plus, notre école est fière d'accueillir des étudiants internationaux qui n'ont pas le français comme langue maternelle.
- Mme Jourdainne, si vous deviez nous donner trois raisons pour convaincre les étudiants de choisir votre école, lesquelles seraient-elles ?

- Tout d’abord, l’ISIT propose une formation supérieure d’excellence pour faire de sa passion des langues une carrière internationale. Ensuite, nous sommes une école qui fait la différence sur le marché du travail mondialisé. Et enfin, nos étudiants vont se créer un réseau d’amis et de collègues dans une école à taille humaine.
- Merci beaucoup à vous pour cette intervention très instructive. Voulez-vous ajouter quelque chose ?
- Eh bien, pour toutes les personnes qui souhaiteraient en apprendre plus sur notre école, je les invite à visiter notre site www.isit-paris.fr. Et dans l’immédiat, si vous avez des questions, je reste à votre disposition sur le stand de l’ISIT, près de l’entrée du hall d’exposition.
- Nous vous remercions, Mme Jourdainne.
- Merci à vous.

Des mots et des formes

Les niveaux de langue – Document 1

p. 124 

Carmen : Ça m’a servi à beaucoup d’ choses sans quoi j’aurais pas eu la chance que j’ai eue. Ça ouv’ des portes, j’ te jure. Y a des profs qui travaillent pour des grosses boîtes. Déjà, ça nous aide à avoir des stages. Tu comprends, y savent c’ que c’est qu’ le travail, y peuvent nous filer des tuyaux sur les situations qu’on va rencontrer. Y nous préparent quoi. Tu vois, j’ai fait des stages. J’aurais jamais pu les avoir si j’avais été dans ma p’tite fac de province. Et pis, j’ baignais dans le français tous les jours et même avec d’aut’ langues, avec mes pot’ étrangers. C’était super cool ! J’ai fait des progrès partout.

Les niveaux de langue – Document 2

p. 124 

Carmen : Ça m’a énormément apporté. Sans cette école, j’ n’aurais pas eu la même chance. Ça nous ouvre des portes, vraiment, parce que certains profs travaillent pour ces grandes entreprises. D’abord, ça nous aide à trouver des stages. Et puis, ils connaissent le monde du travail, ils peuvent nous donner un coup d’main et donc nous préparer aux situations qu’on va rencontrer sur le terrain. J’ n’aurais jamais pu avoir les stages que j’ai faits si j’avais étudié dans ma p’tite fac de province. Et puis, j’ai vécu avec des gens qui parlaient français et j’ai même parlé d’autres langues avec mes amis étrangers. C’était formidable ! Ça m’a permis d’améliorer mon niveau dans plusieurs autres langues. C’est super positif !

Les niveaux de langue – Activité 6

p. 125 

Message 1

Salut, ben c’est comme on a dit, c’est pour savoir si t’es dispo demain aprèm pour le salon d’ l’étudiant. On peut s’donner rencart au métro ou si t’as ta caisse, tu me prends. Rappelle-moi pour me dire si c’est OK. J’attends ton coup de fil. A plus.

Message 2

Bonjour, je t’appelle comme prévu pour savoir si t’es libre pour aller avec moi demain après-midi au salon de l’étudiant. On peut s’ donner rendez-vous à la station de métro ou tu peux passer me prendre chez moi si t’as ta voiture. Rappelle-moi pour me dire ce que t’as décidé. J’attends ton coup de fil. À plus.

Message 3

Bonjour, je vous téléphone comme convenu pour savoir si vous êtes disponible pour que nous puissions nous rendre ensemble au salon de l’étudiant. Soit nous nous retrouvons à la sortie du métro soit vous venez me chercher si vous êtes motorisé. J’attends que vous me rappeliez. À plus tard.

Points de vue sur...



Document 2

p. 127

Première partie

[...] Découvrir une langue, une nouvelle langue, c’est découvrir un autre territoire de liberté pour quelqu’un qui aime courir, qui aime jouer, qui aime écrire. Faire de la littérature, c’est absolument formidable. Il n’y a absolument aucune contrainte. [...] Il y a le français populaire qui est formidable tout de même. Dire que le français est une camisole de force, ça me paraît un peu aberrant. Non, ce que je voulais dire, c’est que vous avez évoqué tout à l’heure la question de la trahison mais il n’y a pas de trahison entre deux langues, je veux dire, on ne trahit pas

une langue en allant vers une autre parce que cette autre langue a déjà accueilli énormément de mots venant du monde entier. On sait bien qu’il y a une centaine de langues qui sont représentées en français et qu’on peut très facilement écrire un texte en français en utilisant uniquement des mots italiens, uniquement des mots en arabe, uniquement des mots germaniques et évidemment uniquement avec des mots grecs, enfin je reviens à mon sujet favori...

Deuxième partie

Donc l’apprentissage d’une nouvelle langue ne nous fait pas trahir l’ancienne parce que toutes les choses différentes qu’on découvre vous incitent à vous poser des questions sur votre propre langue. Et c’est ainsi que, moi, à force de faire l’aller-retour entre les deux langues, le français et le grec, j’en ai eu un peu assez et j’ai appris une langue africaine pour faire le sujet de mon roman, bien entendu, puisque, au fond, ce qui nous intéresse, et il faudra le dire à la fin, c’est quand même la littérature. Parce que ça n’a aucun intérêt qu’on soit étranger de langue française, etc. L’important est de savoir si ce qu’on écrit a un certain intérêt, n’est-ce pas ? Si c’est de la littérature, bon... Donc, en apprenant cette langue africaine, dont j’ai voulu faire l’héroïne de mon roman, je ne me suis pas du tout éloigné ni du français ni du grec parce que, pour vous donner un exemple, dans cette langue, la négation se place à la fin. Donc, on dit à une femme qu’elle est belle, qu’elle est intelligente, qu’elle pose les bonnes questions, etc. mais on peut à la fin, on peut à la fin ajouter le mot « pèpèe » et le mot « pèpèe », ça veut dire exactement le contraire, n’est-ce pas ? Et là, forcément, ça incite à réfléchir parce que ni en français ni en grec on ne place la négation à la fin. On commence par énoncer que les choses sont telles qu’elles sont, alors que dans cette langue, c’est que c’est assez formidable, on ne dit pas que je n’ai pas mon père ni ma mère, on dit : « J’ai mon père et ma mère pas. »

© Semaine de la langue française à l’auditorium du Petit Palais, Vassilis Alexakis, 14 mars 2013.

Dossier 8

Éclairages



Document 8

p. 139

Faire la route tout seul, vous connaissez, non ? Ça coûte cher, ce n’est pas bon pour l’environnement et c’est plutôt ennuyant. Alex a choisi une autre manière de voyager, avec Blablacar. C’est bien plus sympa, plus écologique et il partage même les frais d’essence et de péage avec ses passagers. À chaque fois qu’Alex part en week-end, il propose ses places libres sur Blablacar. Il indique ses préférences et Blablacar l’aide à fixer son prix par passager. Julie est étudiante, Vincent est architecte, Yves est prof de maths. Ils souhaitent tous faire le même trajet, mais leurs solutions de transport sont très chères, surtout en dernière minute. Sur Blablacar, ils trouvent rapidement des conducteurs, lisent leur avis, découvrent leurs véhicules, puis réservent leur place, tout simplement. Pendant le trajet, Alex leur fait découvrir ses musiques préférées, Julie raconte son dernier voyage et Vincent partage son gâteau au chocolat. Hum... Yves en profite pour faire une petite sieste. Après le trajet, ils se laissent des avis, gardent de bons souvenirs de cette expérience et pensent déjà à leur prochaine destination. Grâce à Blablacar, Alex économise beaucoup d’argent, tout comme Clara qui va retrouver des amis à un festival, Pierre et Nadine qui vont souvent chez leur fille, Chris qui va voir un client. Le covoiturage est un nouveau moyen de transport fiable et illimité. Et vous, où partez-vous ? Blablacar, bientôt, c’est vous qui en parlerez !

© www.covoiturage.fr, Blablacar.

La vie au quotidien



Document 1

p. 140

- [...] Bonjour, bienvenue dans *Visions de demain* numéro 5. Alors, une fois n’est pas coutume, aujourd’hui nous allons nous intéresser à l’actualité. Et c’est pour cela que je reçois, j’ai le plaisir de recevoir, Benjamin Lesage. Bonjour Benjamin.
- Bonjour, merci de m’accueillir à Radio Zolkin.
- Alors Benjamin, vous êtes avec votre épouse, Yazmin, porteurs du projet d’éco-village Eotopia.
- Oui, et pas seulement, on est aussi avec deux autres personnes, donc Rafael

- Felmer et Nieves Palmer...
- D'accord...
 - Alors Eotopia, ce n'est pas un projet parmi tant d'autres, c'est à la fois un projet un peu typique mais, ce qui nous a intéressés, nous, à *Visions de demain*, c'est que vous avez incarné, véritablement, expérimenté les valeurs que vous mettez en avant dans ce projet d'écovillage, et qui fait que vraiment, ça en fait tout l'intérêt.
 - Donc c'est vraiment pour nous l'idée que, Eotopia, c'est une utopie qui peut paraître lointaine, mais nous voulons aller vers cette utopie, parce que nous pensons qu'un jour ce sera possible. Et « eo », en latin, ça veut dire « aller », c'est l'idée de mouvement. Donc c'est : aller vers l'utopie.
 - Très bien !
 - Donc là Eotopia est vraiment au niveau virtuel, on est à la recherche d'un terrain, on va aller le chercher plus activement à partir de novembre. Mais plus qu'un terrain, ce qu'on recherche, c'est une commune, un élu, un responsable politique qui soit intéressé à faire un échange donc avec nous, donc à nous céder un terrain en friche. J'ai déjà rencontré deux, deux couples qui se sont fait offrir un terrain par une commune en échange de la création d'une AMAP donc c'est en fait... donc ça se fait, on peut se faire donner un terrain si la commune est intéressée par une certaine activité. Donc nous, on veut pas créer une activité commerciale, mais une activité éducative, on veut créer en fait un centre de vie communautaire, [...] donc ça sera un centre de vie où on pourra vivre ensemble, où tous les habitants du village pourront participer, tout ça. Et donc on recherche une commune avec des élus, avec des gens en général qui soient intéressés par la création d'un lieu tel que celui qu'on veut créer, tel qu'Eotopia, où les écoles pourront participer, où les élèves pourront venir, où les gens pourront participer, où on aura un petit espace de jardins communaux, enfin vraiment un lieu où tout le monde puisse vivre ensemble et créer un peu leur utopie à leur manière. Mais dans tous les cas, on a dans le projet l'idée qu'on aura un terrain avec Eotopia et dans la commune la plus proche, un lieu aussi de gratuité qui soit en fait un lien permanent entre le terrain et la ville, la commune. Parce qu'on veut pas être fermés au monde et on veut pas être perdus non plus au bout d'un petit chemin en terre. Donc ce sera toujours une connexion et une certaine permanence dans la commune pour participer, puis aussi pour vivre, pour pas rejeter en fait cette société qui a tous ses défauts mais qui est aussi la nôtre, dans laquelle on veut vivre, participer.

© *Visions de demain*, Radio Zolkin, 5 octobre 2013.

Points de vue sur...



Document 2

p. 145

Première partie

[...] Eh bien, j'ai eu envie de proposer la création d'un écovillage pédagogique et intergénérationnel qui allait mettre en relation les enfants scolarisés à l'école avec des personnes retraitées. Personnellement, ce qui m'a beaucoup poussée dans cette voie ça a été de devenir maman et d'avoir la responsabilité de bâtir l'avenir de mes enfants, avec eux bien sûr, mais de leur faire une proposition honnête par rapport à ce qui pourrait se passer dans les décennies à venir ; parce que leur dire : « Tout va bien, il suffit d'aller à l'école, de bien travailler, puis de faire un plan de carrière pour arriver sur le marché du travail et puis simplement attendre que tout arrive du système tel qu'il est », eh bien je n'y crois plus depuis un moment. Et puis tous les événements actuels corroborent le fait qu'on est en fin de cycle par rapport à ça donc y avait vraiment l'envie et la motivation très forte de proposer aux enfants un nouvel exemple de vivre ensemble, de vivre proche de la Terre et de la nature, de vivre en intelligence avec cette nature pour cesser d'être simplement des prédateurs qui détruisent et qui tirent partie sauvagement des ressources à leur disposition.

Deuxième partie

En communiquant sur ce projet, on a réussi à mobiliser un certain nombre de personnes. Au départ, c'était des personnes retraitées en très grande majorité et aussi des professionnels qui allaient être nos conseillers que ce soit sur le plan de la construction de l'habitat, que sur le plan juridique, que sur le plan financier mais à chaque fois ce sont de très belles rencontres humaines qui nous ont permis de mettre un pied devant l'autre et d'arriver pas à pas à réaliser ce projet. Pour les retraités, ce sera leur résidence principale. L'idée c'est que ces retraités puissent être actifs, s'investir de manière bénévole et spontanée dans tout ce

qui peut être vivant sur ce lieu donc que ce soit l'agriculture, l'éducation, venir à l'école faire des ateliers, partager du temps avec les enfants, aider à la cuisine, être responsable de bibliothèque... [...] Voilà. Donc c'est vraiment des retraités très actifs. Et puis ceux qu'on appelle des actifs, ce sont des familles qui vivent sur le hameau et qui eux sont occupés à créer de l'activité professionnelle. Mais vivre ensemble, ça veut dire aussi se réunir régulièrement pour gérer le lieu, pour prendre des décisions concernant le lieu. Ça veut dire vivre ensemble, ça veut dire aussi au quotidien des enfants qui vont d'une maison à l'autre, une vie de quartier qui est très très intense, ça veut dire de l'entraide et de la solidarité, des mamies qui peuvent garder des enfants, des actifs qui peuvent aider des plus âgés à faire des travaux dans leur maison... Donc c'est vraiment cette entraide, cette solidarité, cette amitié qui peut exister sur ce lieu, et avec des projets aussi. Des projets de développer le projet agricole, des projets d'aller plus loin dans des initiatives d'autosuffisance. [...] Euh voilà donc c'est vraiment... y a un bien commun qui est la terre qui est sous nos pieds, qui est les maisons dans lesquelles nous habitons dont nous ne sommes pas propriétaires, donc ce bien collectif, il s'agit de le gérer ensemble et, dans ce bien collectif, il y a aussi ces générations montantes. [...] Eh bien tous ces enfants sont aussi considérés comme le capital de la vie humaine sur cette terre donc nous avons à cœur de leur donner les meilleures conditions pour grandir. [...]

Troisième partie

C'est important pour nous de témoigner. Moi, je me rends compte que de pouvoir parler de tout ça à beaucoup de visiteurs qui viennent, eh bien ça me donne plein d'espoir. Je sens qu'il y a une dynamique qui est en train de se mettre en mouvement là et pour moi c'est important parce que l'objet ce n'était pas de faire un radeau de la méduse, de nous faire... : « Au secours, le monde va mal, enfermons-nous dans une bulle où tout va bien ». Non, ce n'était pas ça du tout. Donc le fait que ça circule bien, que l'info circule, que les gens viennent s'imprégner que ça leur donne de la force pour faire leur propre projet, eh bien ça, pour moi, c'est très important.

© *Le hameau des buis et la ferme des enfants ; un écovillage intergénérationnel, On passe à l'acte*, 2011.

Delf B2 épreuve complète

Compréhension de l'oral

45

Exercice 1 p. 155

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 5 minutes environ. Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement. Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions.

Vous écouterez une seconde fois l'enregistrement. Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses. Lisez les questions, écoutez le document puis répondez.

Guillaume Erner : [...] Voilà, c'est un peu la tendance actuelle, on va nous conduire à... nous obliger à nous soigner tout seul, puisque la sécu est en déficit, puisqu'il faut être raisonnable avec les dépenses de santé... Il n'y aurait plus qu'une solution : l'automédication, mais quels risques court-on à retrouver de plus en plus de médicaments en vente libre ? [...] Alors, c'était au départ considéré comme une bonne chose, la possibilité pour le malade de tenter de se soigner tout seul, une forme de liberté, de liberté sous contrainte, sous contrainte budgétaire, et puis aujourd'hui, c'est un mouvement qui va s'amplifiant, avec quels bénéfices pour notre santé ? Pour en parler, je suis en compagnie de Pascal Brossard, bonjour !

Pascal Brossard : Bonjour !

Guillaume Erner : Pascal Brossard, vous êtes président de l'Afipa, vous représentez les industries du médicament ici. L'Afipa, c'est l'Association française de l'industrie pharmaceutique pour une automédication responsable. En face de vous, se trouve le professeur Giroud, bonjour !

Jean-Paul Giroud : Bonjour !

Guillaume Erner : Professeur, vous êtes membre de l'Académie de médecine et de la commission d'autorisation de mise sur le marché et vous publiez aux éditions de La Martinière un guide : *Médicaments sans ordonnance, les bons et les mauvais*. [...] On apprend donc dans ce guide, professeur Giroud, qu'il y a en réalité des médicaments qui peuvent être efficaces avec des conséquences importantes, mais aussi surtout beaucoup de médicaments qui eux sont, complètement

inefficaces, et qui relèvent de la supercherie, voire de l'escroquerie. [...] Philippe Barrier, bonjour ! Philippe Barrier, vous êtes philosophe, docteur en sciences de l'éducation. [...] Vous êtes atteint de diabète depuis 44 ans et, finalement votre histoire, elle m'a surprise puisque moi je pensais que l'automédication c'était un peu abandonner les patients à eux-mêmes, j'avais plutôt une mauvaise image de cela, et vous vous racontez l'inverse, vous racontez comment, en tant que diabétique, vous avez décidé de redevenir maître de votre santé, comment vous avez récupéré en quelque sorte votre responsabilité, votre liberté de malade.

Philippe Barrier : Absolument oui. L'autonomie, c'est pas, pour moi, c'est pas cette liberté absolue et vaine, c'est au sein de la relation de soin qu'elle doit se construire. C'est une réappropriation de la maladie et du traitement par le patient lui-même. Alors, j'ai effectivement une longue expérience de médication depuis plus de quarante-quatre ans, et j'aime bien votre titre, *Se soigner soi-même*, parce qu'effectivement, le patient chronique ne peut que se soigner soi-même. Alors est-ce que c'est déjà de l'automédication ? Certes, c'est pas lui qui prescrit mais il va interpréter et surtout il va s'agir de trouver un compromis entre toutes les exigences de sa vie et les exigences du traitement. [...] Je suis arrivé à l'hypothèse que nous possédons une puissance intérieure que j'appelle l'auto-normativité, c'est-à-dire la capacité à comprendre ce qu'est notre norme de santé et notre norme de vie, et il faut pouvoir la faire valoir auprès des médecins.

Guillaume Erner : Pascal Brossard, il faut quand même remettre les choses dans leur contexte. Généralement, l'automédication porte sur des symptômes qui sont beaucoup plus bénins.

Pascal Brossard : Oui, tout à fait, l'automédication, en fait, c'est un comportement qui consiste à utiliser des médicaments qui sont faits pour ça, avec le conseil du pharmacien, pour soigner des pathologies légères, bénignes. [...]

Guillaume Erner : Lorsqu'on va en Angleterre ou aux États-Unis, on se rend compte qu'il y a dans les *drugstores*, puisque c'est ainsi qu'on les appelle là-bas, beaucoup plus de médicaments en vente libre qu'en France, comment cela se fait-il ?

Pascal Brossard : En France, on est en retard sur l'automédication, la part de l'automédication est bien plus faible que dans tous les autres pays européens, et que les États-Unis évidemment, et il y a une cinquantaine de produits qui ne sont pas disponibles en France alors qu'ils le sont dans ces pays-là. [...] En fait, ce qu'il est important de comprendre, c'est que l'automédication responsable, telle qu'on l'imagine sécurisée, c'est une première étape du parcours de soin, avec le pharmacien pour les pathologies bénignes.

Guillaume Erner : Mais sécurisée par qui ? Parce que justement lorsqu'on va en Angleterre, on peut acheter n'importe quel médicament en vente libre sans voir aucun pharmacien...

Pascal Brossard : Oui, mais en France, c'est pas le cas, donc tous les médicaments en France...

Guillaume Erner : Ben justement, vous voulez, l'industrie pharmaceutique voudrait que ça change...

Pascal Brossard : Non, pas du tout, non, l'automédication, pour nous, c'est une automédication qui doit être sécurisée et avec le conseil du pharmacien, donc c'est une première étape du parcours de soin pour des pathologies bénignes.

Guillaume Erner : Sécurisé par exemple, lorsque vous demandez de l'aspirine, le pharmacien ne vous pose pas de questions pour savoir qu'est-ce que vous allez en faire de cette boîte d'aspirine...

Pascal Brossard : Si, il devrait poser des questions, bien sûr, il devrait poser des questions.

Guillaume Erner : Le vôtre en pose ?

Pascal Brossard : Oui, en tout cas. Il est tout prêt à y répondre et c'est ça qui est le plus important, mais c'est, c'est très important ce point parce que ça doit passer par le pharmacien pour que ce soit sécurisé et cette étape du parcours de soin est importante parce que ça permet l'autonomie et ça permet aussi des économies substantielles pour la Sécurité sociale.

Guillaume Erner : Professeur Giroud, est-ce que d'après vous les pharmaciens vérifient pourquoi vous allez consommer de l'aspirine ou un autre médicament ?

Jean-Paul Giroud : Écoutez, il suffit de voir les résultats qui ont été donnés par *Que choisir-santé* voire d'autres types de... *60 millions de consommateurs*, pour dire que, malheureusement, le pharmacien n'a pas d'ailleurs toujours le temps de poser un certain nombre de questions et la question, la chose la plus importante, c'est qu'en plus, normalement le client n'apprécie pas forcément qu'on lui pose des questions parce que c'est une sorte d'introduction dans ses

propres connaissances, et donc, ce qu'il faudrait d'abord c'est éduquer le patient ou enfin, le consommateur, en lui disant : le pharmacien, quand vous demandez un médicament, devrait vous demander un certain nombre de questions. [...]

Guillaume Erner : Ça veut dire, pour que les choses soient claires, Pascal Brossard, par exemple, que vous êtes hostiles à la vente dans les supermarchés de médicaments, de médicaments, on va dire, courants ?

Pascal Brossard : Voilà, dans l'état actuel des choses, oui, parce que, on est hostiles, parce que, aujourd'hui, c'est le pharmacien en officine qui est le garant qu'il y ait un conseil, c'est un point essentiel. Dans les mesures que l'on préconise pour développer l'automédication, il y a l'augmentation du nombre de médicaments, effectivement, mais il y a aussi l'éducation des patients et là, je rejoins tout à fait le professeur Giroud, l'éducation des patients est très importante. [...]

© Automédication : *se soigner soi-même, est-ce dangereux ?*, Service public, 23 janvier 2014, France Inter.

Exercice 2 p. 156

Vous allez entendre une seule fois un enregistrement sonore de 1 minute 30 à 2 minutes. Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Après l'enregistrement vous aurez 3 minutes pour répondre aux questions.

- [...] La séquence *Pixel* du vendredi avec aujourd'hui, ces jeunes Français qui partent à l'étranger.
- Il y a un an, une tribune intitulée « Barrez-vous » conseillait à la jeune génération de quitter la France. Ils sont en fait de plus en plus nombreux à le faire. Les destinations les plus prisées : le Canada, l'Australie, les États-Unis mais aussi les pays du Golfe... Une manière d'enrichir son CV, également une manière d'échapper au manque de débouchés professionnels, voire pour certains à la morosité ambiante.
- « Chez nous, on a de l'espace, de l'eau, un des rares hivers avec autant d'enselement, des arbres qui deviennent fous l'automne et blancs l'hiver... ».
- Difficile de passer à côté de ces publicités pour le Québec dans les cinémas français. Elles vantent la qualité de vie sur place. Objectif avoué : séduire les jeunes diplômés français. Le Canada a d'ailleurs mis en place des quotas spéciaux pour les faire venir et les candidats sont de plus en plus nombreux. Julie Meunier est co-fondatrice d'un site spécialisé dans l'expatriation, *pvetistes.net*. On voit qu'il y a trois ans, les quotas pour les Français ont été atteints en trente-six jours. Il y a deux ans, ces quotas pour les Français ont été atteints en douze jours, et l'année dernière, ils ont été atteints en 50 heures. Donc, on voit l'évolution, c'est de pire en pire. Il y a de plus en plus de déçus. Parce que vraiment, pour certains, partir au Canada en 2014 avec un Permis Vacances Travail, c'est la seule solution possible. Ils ont ce projet-là, ils ont envie de partir et ils ne conçoivent pas de rester en France une année de plus alors que le Canada pourrait leur ouvrir les bras.
- Et il n'y a pas que le Canada qui profite de cette tendance : le nombre de Français qui partent en Australie a doublé depuis cinq ans. Le Qatar attire aussi de plus en plus... souvent des diplômés qui ne trouvent pas d'emplois pérennes sur le marché français. Alors comment analyser cette soif française d'expatriation : est-ce un symptôme inquiétant ou une chance ? [...]

© *Les diplômés français s'expatrient de plus en plus*, 11 mars 2014, Radio France Bleu.

Techniques pour faire un exposé p. 214-215

Introduction

Bonjour !

Je voudrais vous parler du rapport qui existe depuis presque toujours et dans de nombreuses cultures entre le corps et la façon de le mettre en valeur. À cet égard, j'ai choisi d'isoler deux aspects : d'une part, les soins du corps lui-même et, d'autre part, la façon de le vêtir pour en exposer certaines parties ou en dissimuler d'autres.

La mode a façonné le corps ; elle a concerné d'abord les élites puis a gagné progressivement les catégories plus populaires. Il serait utile d'examiner ces pratiques et leur évolution. Nous parlerons d'abord des soins du corps puis des vêtements ; en premier lieu, ceux des hommes puis ceux des femmes à travers l'histoire pour finalement s'interroger : dans le monde actuel ouvert à tous, multiculturel, où le corps s'est prétendument libéré, qu'en est-il de la contrainte de la mode ?

Première partie

L'usage du bain était répandu dans les plus anciennes civilisations humaines, suivant des préceptes religieux et la symbolique purificatrice de l'eau, mais aussi en relation avec le culte du corps, du bien-être et de la beauté. Ce phénomène est très partagé dans le monde. On retrouve sa trace chez les Égyptiens (les bains de lait d'ânesse de Cléopâtre sont restés célèbres) de même chez les Hébreux, les Assyriens, les Perses et les Chinois. L'archéologie témoigne des nombreux établissements de bains publics (appelés les thermes). Cette pratique reste très présente aujourd'hui dans le monde moyen oriental avec le hammam.

L'histoire des bains publics en Occident commence en Grèce, au VI^e siècle avant notre ère, avec la pratique de l'entraînement physique. Le bain permettait de se détendre après l'effort. Par parenthèse, il faut préciser qu'à l'origine, les bains étaient froids, l'eau chaude était suspectée d'amollir le corps tandis que l'eau froide était censée aguerrir le caractère. Cette pratique a perduré jusqu'au Moyen Âge où les étuves étaient publiques et même mixtes. Comme on peut le voir sur cette représentation : les couples se baignaient ensemble.

Mais les épidémies de peste et de choléra ont fait supposer que la contamination provenait de l'eau et c'est en quelque sorte, paradoxalement, par souci de santé publique que l'on ne se lavait plus au XVII^e siècle ! On accordait alors une grande importance au changement de vêtements, et la blancheur de la chemise tenait lieu de signe de propreté, comme le souligne l'historien Georges Vigarello dans son livre *Le Propre et le Sale*. L'eau était réputée dangereuse ; on s'aspergeait donc de parfum pour dissimuler les mauvaises odeurs ! Ce sont les découvertes des médecins hygiénistes à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècles qui ont réhabilité et prescrit le bain, à la maison pour l'hygiène et les bains de mer tonifiants ; l'élite s'y est convertie puis l'ensemble de la population. Les urbanistes ont créé les installations appropriées : eau courante, tout-à-l'égout, installations sanitaires dans les appartements.

En marge, il faut rappeler qu'en 1954, la moitié des logements français avaient l'eau courante, mais seuls 25 % d'entre eux possédaient une salle de bains. Cinquante ans plus tard, il ne reste que 2 % de logements sans salle de bains.

Deuxième partie

Venons-en maintenant aux vêtements. Voici le corps lavé, parfumé, enduit de produits de beauté, poudré, désodorisé pour les hommes comme pour les femmes. Il faut alors le vêtir pour le protéger mais surtout en suivant les critères de son époque.

Pour retracer l'évolution du canon de beauté masculin en Europe, on peut remonter jusqu'à l'Antiquité. Athlétique, l'homme est bien souvent représenté debout pour mieux exposer son corps jeune et musculeux. Jusqu'à la Renaissance, cette esthétique de la jeunesse athlétique domine et le vêtement met en valeur l'ampleur du torse, ainsi que les jambes musclées de l'homme.

Plus tard, une esthétique nouvelle se développe au sein des cours européennes et notamment en France aux XVI^e et XVII^e siècles. L'habit devient une pièce centrale de la beauté masculine. L'apparat prend alors une importance prépondérante comme en témoignent les représentations des figures royales telle celle de Louis XIV. Maquillage, perruque, habits d'apparat deviennent ainsi les attributs de la beauté au masculin. La culotte est bouffante jusqu'aux genoux, et les bas agrémentés de flots de rubans soulignent la vigueur du mollet. Le dandysme du XIX^e siècle (dont Lord Byron est un exemple) est une nouvelle version du précédent standard aristocratique. La puissance masculine fait place à la délicatesse et à l'élégance. Le dandy est un homme qui prend soin de lui, à l'excès parfois. Non sans autodérision, Charles Baudelaire disait textuellement : « Le dandy doit aspirer à être sublime sans interruption, il doit vivre et dormir devant un miroir. »

Le canon de beauté masculine de l'époque contemporaine est plus délicat à cerner. Les corps athlétiques figurent toujours parmi les plus représentés mais la cosmétique masculine n'a jamais été aussi répandue. Pourtant, les codes esthétiques se sont relâchés pour laisser place à des styles plus négligés comme le style « grunge » (avec ses pulls décousus, ses jeans troués et ses baskets usagées) ou au contraire très soignés et excentriques comme le « métrosexuel » ou citadin « sexy », ce dandy moderne incarné par David Beckham ou Brad Pitt. Nous voyons ici les représentations de l'homme en Europe selon les différentes époques que nous venons d'évoquer : Antiquité, XVII^e et XIX^e siècles jusqu'à l'homme moderne, un mélange entre l'athlète et le dandy...

Signe que la virilité n'est plus l'unique élément constitutif du canon de beauté

au masculin : les standards tendent à rapprocher les sexes. Jeans, tee-shirts et pulls sont uniformément portés par les deux sexes.

Passons maintenant aux femmes. Qu'elle soit en forme de sablier, de pyramide inversée ou de X, la silhouette féminine ne cesse d'évoluer au gré des modes, et surtout du statut que la femme occupe à une époque donnée. Les modes sont très suivies, si absurdes soient-elles, comme le soulignait déjà Montesquieu dans ses *Lettres persanes* en 1721 que je cite : « Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal, qui les tenaient en l'air. »

Sept siècles avant Jésus-Christ, la femme porte une tunique drapée qui ne contraint pas ses formes et s'attache plutôt à dissimuler ses seins. L'art chrétien, quant à lui, a tendance à privilégier au contraire la femme-mère et à valoriser la poitrine. Cela s'observe pendant tout le Moyen Âge et la Renaissance.

Pour souligner la poitrine, il faut une taille mince : la technique vient en aide ou plus exactement permet de contrarier la nature au détriment de la santé ! La description des corsets faits en toile, en bois, en laiton, en fer ou en argent, selon l'époque et les moyens financiers de la propriétaire, fait frémir. La mode se moque bien des côtes brisées ou des évanouissements à répétition des dames de la noblesse, en mettant l'accent, pendant plusieurs siècles, sur l'opulence des hanches et des seins.

Il faut attendre les Années folles au lendemain de la Première Guerre Mondiale pour que les normes en matière de silhouette féminine changent radicalement, grâce notamment à l'abandon du corset. L'usage de ce lourd appareillage ne convient plus à des femmes qui doivent travailler pour remplacer les hommes morts pendant la guerre, même celles des classes aisées. Le corps se libère, les jupes raccourcissent pour la première fois dans l'histoire, la silhouette s'affine. Comme on peut le voir, « la garçonne » présente un corps plutôt androgyne qui culmine avec les tailleurs pantalons et le smoking d'Yves Saint-Laurent dont vous voyez ici la photo et qui a révolutionné la mode dans les années 1960.

Pourtant, c'est paradoxalement le monde moderne qui enfermera de nouveau la femme dans une image provocatrice et « sexy » : Marilyn Monroe, Brigitte Bardot... À cet égard, la publicité d'aujourd'hui, après des décennies de luttes féministes, n'est pas en reste : la mode nous impose à nouveau la « Bimbo ».

Je terminerai sur une réflexion plus large. Aujourd'hui, le corps est plus libre, il se montre sans tabous dans beaucoup de pays. Il n'y a plus vraiment de « mode », il y a des styles que chacun adapte à son goût. Est-on pour autant dégagé de toute contrainte ?

De nouveaux codes contraignants apparaissent : comme le retour à des pratiques primitives (tatouages, scarifications, piercings). En croyant personnaliser son corps, on le décore (comme avec le « body art ») avec des motifs qui, en fait, le dépersonnalisent. De plus, ces pratiques peuvent faire courir des risques sanitaires.

De même pour les vêtements ; il n'y a plus d'interdits sur ce que l'on porte (par exemple des chaussures de sport avec une robe du soir, c'est même très « tendance » !) ; il y a moins de différenciation entre hommes et femmes... Mais certaines femmes se torturent pourtant toujours avec des talons de 20 centimètres et des semelles compensées qui leur mettent les pieds « au milieu d'elles-mêmes » comme dirait Montesquieu. Certains jeunes hommes suent sous leur capuche en plein été sans pouvoir courir pour prendre leur bus, entravés par des pantalons « baggies » qui descendent jusqu'aux genoux... pourtant leurs propriétaires les portent avec fierté au détriment du confort !

Conclusion

En définitive, qu'est-ce qui a changé ? « Autrefois les femmes portaient des corsets, aujourd'hui elles se font opérer » conclut une féministe. Après le Botox, la liposuction, la pose d'implants, etc., pouvons-nous même imaginer à quoi les femmes et les hommes de demain devront se soumettre pour correspondre aux critères définis non plus par les codes sociaux mais par l'industrie ?